

AMADOU HAMPÂTE BÂ

sa vie, son oeuvre

Texte d'Hélène Heckmann, exécutrice testamentaire littéraire d'Amadou Hampâté Bâ. Communication au colloque des Associations halpoular de Paris, tenu à l'INALCO en octobre 1987 (*texte complété et actualisé par la suite*).

BIOGRAPHIE	2
Racines	2
Tierno Bokar	2
Exil à Bougouni	3
Retour à Bandiagara - L'école française	4
A l'école régionale de Djenné	5
Kati - retour à l'école	5
Débuts de carrière en Haute-Volta (actuel Burkina Faso)	6
Retour à Bandiagara, chez Tierno Bokar	7
Bamako	7
Nouvelle carrière à l'IFAN	8
Bourse de l'Unesco	8
1958 : Autonomie (au sein de "l'Union française")	10
1960 : Indépendance	10
1962 : Ambassadeur	10
Mandat au Conseil exécutif de l'Unesco (1962/1970)	11
L'OEUVRE	12
Publications	12
Bibliographie générale d'Amadou Hampâté Bâ	13
Ouvrages édités en France	13
Ouvrages édités en Afrique Francophone.....	16
ACTIONS SPÉCIFIQUES	19
Effort d'alphabétisation	19
Congrès linguistique de Bamako (1965/1966)	19
L'oeuvre de paix	20
Textes et propos d'Amadou Hampâté Bâ	21
Récolte des traditions orales	21
L'ÉTRANGE DESTIN DE WANGRIN	24
"En Afrique, cet art où la main écoute"	33
RÉPONSE À MA MÈRE	38
A L'ÉCOLE DU CAMÉLÉON	39
CONCLUSION	40

BIOGRAPHIE

Racines

Amadou Hampâté Bâ est né au Mali (alors Soudan français), à l'aube de l'année 1900, dans la ville de Bandiagara, située non loin des falaises du pays Dogon. Cette ville, qui fut fondée à la fin du XIX^e siècle par un neveu d'El Hadj Omar (Tidjani Amadou Seydou Tall), fut la capitale du royaume toucouleur du Macina, édifié en partie sur les ruines de l'Empire peul du Macina. Véritable creuset de traditions historiques et culturelles diverses, elle résonnait encore de l'écho des grandes guerres qui avaient opposé les Peuls, les Toucouleurs et les Maures Kounta.

Par sa naissance même, Amadou Hampâté Bâ se situe au coeur de deux grands courants historiques dont il sera tout naturellement l'héritier. En effet, son père, Hampâté, appartient à une très ancienne et noble famille peule du clan Bâ qui joua un rôle éminent, à la fois temporel et spirituel, dans l'ancien Empire peul du Macina, et qui fut presque entièrement massacrée au cours de la guerre avec les Toucouleurs d'El Hadj Omar. Dans sa famille paternelle, le jeune Amadou entendra très tôt les grands récits relatifs à l'Empire peul du Macina et l'histoire tragique de sa lignée paternelle.

En revanche sa mère, Kadidja, est la fille de Pâté Poulo, du clan Diallo, un pasteur peul du Fouta Toro (Sénégal) qui avait tout quitté pour suivre El Hadj Omar, dont il devint l'homme de confiance et le compagnon fidèle. Par sa mère, le jeune Amadou héritera donc des récits du grand-père Pâté Poulo se rapportant à toute l'époque d'El Hadj Omar et à la fondation du royaume de Bandiagara.

Héritier des deux lignées historiques adverses, auxquelles il était également attaché, Amadou Hampâté Bâ sera donc tout naturellement amené, lorsqu'il fera lui-même, plus tard, oeuvre d'historien, à rendre compte des événements avec le plus d'objectivité possible, sans esprit partisan.

Mais il n'y eut pas que l'Histoire à imprégner la vie de l'enfant. Son grand-père Pâté Poulo (qu'il ne connut pas) était aussi un grand initié peul, ce que l'on appelait un *Silatigui*, et sa mère Kadidja était elle-même "Reine du lait", un haut grade de l'initiation féminine peule. L'intérêt de l'enfant pour ce genre de sujets sera donc éveillé très tôt.

Tierno Bokar

L'influence la plus déterminante dans sa vie sera cependant celle d'un ami intime de sa famille, Tierno Bokar Salif Tall. Savant en sciences islamiques, maître d'école coranique, mystique, haut dignitaire de la Tidjaniya (congrégation soufi musulmane très répandue en Afrique noire), Tierno Bokar était avant tout un saint homme. Plus tard, lorsqu'il guidera Amadou sur la voie religieuse et spirituelle, il lui enseignera la tolérance, l'amour et le respect de tous les êtres.

"Je suis né entre ses mains, dira Amadou Hampâté Bâ. Je n'ai pas eu d'autre maître que lui, dans le vrai sens du mot. Au moment où mes yeux s'ouvraient pour connaître l'homme, c'est lui que j'ai connu. C'est lui qui m'a inculqué cette volonté de connaître et de comprendre, de ne jamais parler d'une chose que je ne connais pas, de n'avoir jamais peur d'entrer dans n'importe quelle réalité,

pourvu que j'en sois respectueux et que cela n'ébranle pas ma propre foi. Tout ce que je suis, je le lui dois."

Ajoutons que Tierno Bokar était également un éminent traditionaliste africain, connaissant la langue et les coutumes des diverses ethnies de la région.

Comme on le voit, les fées qui se penchèrent sur le berceau d'Amadou Hampâté Bâ étaient des fées généreuses.

Exil à Bougouni

Lorsque le petit Amadou est âgé d'environ trois ans, son père, Hampâté, meurt. L'enfant reste d'abord dans sa famille paternelle.

Sa mère Kadidja épouse en seconde noces un noble toucouleur : Tidjani Amadou Ali Thiam, chef traditionnel de la Province de Louta. Peu de temps après le mariage, Tidjani est destitué par les autorités françaises et envoyé en exil à Bougouni, en plein pays bambara. Kadidja l'y rejoint, organise une vie décente pour la famille, puis vient chercher son fils. Celui-ci est âgé de quatre à cinq ans lorsqu'il rejoint Bougouni. Une vie toute nouvelle commence alors pour lui.

Après une période très difficile, une sorte de cour s'est reconstituée autour de Tidjani, dont les qualités morales et religieuses attirent beaucoup de monde. Ses principaux amis et compagnons l'ont rejoint dans son exil. Et chaque soir, pendant à peu près quatre années, dans la cour de la maison, le jeune Amadou entend chanter, conter ou enseigner les plus grands musiciens, conteurs et traditionalistes, aussi bien peuls que bambaras, qui fréquentent la maison de son père adoptif.

Il y rencontre Koulel, le plus célèbre des conteurs peuls de son temps, qui l'avait pris sous son aile dès sa petite enfance à Bandiagara, au point qu'on l'avait appelé "Amkoulel" : Le petit Am(adou) de Koulel, autrement dit "le petit Koulel". Grand artiste de la parole, poète et conteur renommé, Koulel était, lui aussi, un éminent traditionaliste, c'est-à-dire savant en de nombreuses matières relevant des connaissances traditionnelles de l'époque : histoire, sciences naturelles, sciences humaines, etc.

Au cours de ces séances du soir, Amadou, assis dans un coin de la cour, ne perd pas une miette de tout ce qui se passe. C'est à cette époque qu'il entend pour la première fois, de la bouche de Koulel, les grands contes initiatiques peuls qu'il publiera plus tard.

Un autre personnage, très impressionnant, fréquente parfois la cour de Tidjani à Bougouni. C'est Danfo Siné, chantre du Komo, très grand initié et "homme de connaissance" bambara. Celui-ci prend l'enfant en amitié et l'emmène partout avec lui, lui permettant même d'assister à certaines cérémonies ou représentations publiques, lesquelles, généralement, reproduisent symboliquement la création du monde. Au près de lui, Amadou Hampâté Bâ apprendra beaucoup de contes et de légendes aussi bien bambaras que peules - surtout peules du Wassoulou - ainsi que des diverses ethnies qui peuplent la région.

Pendant son séjour à Bougouni, le jeune Amadou est affilié à la société bambara d'initiation enfantine Tiebleni. Plus tard, vers l'âge de quinze ans, lorsqu'il séjournera à Kati avec ses parents, il sera affilié de la même façon à la société de jeunes gens NTomo (cf. *Amkoulel l'enfant peul*).

Une tradition de tolérance remontant aux origines de l'Empire mandingue permettait en effet, pour les musulmans résidant dans une région bambara, une affiliation de pure forme aux sociétés d'initiation bambara (Tiebleni et N'Tomo pour les enfants et jeunes gens, Komo pour les adultes). Ils ne participaient pas aux sacrifices, ne mangeaient pas les aliments sacrifiés, n'assistaient pas aux cérémonies rituelles et ne recevaient pas les enseignements, mais au moins ils n'étaient pas obligés de rester enfermés lorsqu'on sortait les masques traditionnels, en particulier celui du Komo. Cela permettait des relations de bon voisinage.

Retour à Bandiagara - L'école française

En 1908, après la mort d'Aguibou Tall, roi de Bandiagara, l'administration coloniale permet à Tidjani de revenir à Bandiagara avec sa famille. Le jeune Amadou est alors âgé d'environ huit ans. Il a passé quatre ans à Bougouni.

Dès son retour à Bandiagara, il rejoint l'Ecole coranique de Tierno Bokar qu'il fréquente chaque jour, du matin au soir, jusqu'à l'âge de douze ans. A douze ans en effet, en tant que "fils de chef", il est réquisitionné d'office pour aller à l'école française. A l'époque, les autorités françaises réquisitionnaient tous les fils de chefs ou de notables et les envoyaient de gré ou de force à l'école, afin de s'assurer la soumission de leur famille. Dans les premiers temps, après le certificat d'études, on envoyait les enfants à l'école de Kayes, au Mali, alors très officiellement appelée "Ecole des otages", nom que l'on changea ensuite, lorsque l'école sera transférée à Bamako, en celui, moins compromettant, "d'Ecole des fils de chefs", puis "d'Ecole professionnelle".

Kadidja, la mère d'Amadou, est épouvantée à l'idée que son fils, en fréquentant l'école des Blancs, devienne un fidèle. Elle envisage de le "racheter", comme le faisaient alors certains parents très riches qui réunissaient parfois à garder leur enfant en offrant aux responsables locaux des dons très importants, en espèces ou en bétail. Elle en parle à Tierno Bokar :

"Il n'est pas possible, lui dit-elle, qu'Amadou aille à l'école française. S'il le faut, je paierai son achat avec la moitié de mon cheptel !"

Tierno Bokar lui fait une réponse qui sera décisive pour le destin de l'enfant : *"Non, lui dit-il, tu ne feras rien du tout. Il ne faut pas t'interposer entre Amadou et son Seigneur. Pourquoi le fait d'aller à l'école le rendrait-il infidèle ? Le prophète a dit : "La connaissance d'une chose est préférable à son ignorance". Connais-tu la raison pour laquelle Dieu fait cela ? Il faut accepter. Si Dieu a décidé qu'Amadou ne s'instruira pas à l'école française, il en reviendra. Et si Dieu a décidé que c'est sa voie, il la suivra. Je t'interdis de le racheter."*

Amadou Hampâté Bâ entre donc à l'école française de Bandiagara. C'est à cette époque, en 1912, qu'il fait la connaissance de "Wangrin", qui est alors interprète du Commandant de cercle et dont il racontera un jour la vie fabuleuse dans son livre *L'étrange destin de Wangrin*.

Depuis son retour à Bandiagara, le jeune Amadou assiste le soir aux séances récréatives qui, comme à Bougouni, se tiennent dans la cour de son père Tidjani. Danfo Siné n'est plus là, mais il y a toujours Koulel, et les griots musiciens et poètes de talent. Doué d'une mémoire étonnante (phénomène qui est loin d'être rare à l'époque), Amadou enregistre tout ce qu'il entend et le lendemain, entouré de ses petits camarades - il est le chef d'une association de soixante-dix

gamins - il leur ressert tout chauds les contes ou les récits historiques entendus la veille. C'est son premier auditoire. Son surnom de "Petit Koulel" commence à prendre tout son sens.

A l'école régionale de Djenné

A la rentrée scolaire de 1913, il est envoyé à l'école régionale de Djenné pour y préparer son certificat d'études. C'est la première fois qu'il est séparé de sa famille. Va-t-il aussi être coupé de l'éducation traditionnelle ? Heureusement non. Il loge dans la famille du chef peul traditionnel Amadou Kisso, où on lui permet d'assister à toutes les causeries et séances récréatives. Amadou Hampâté Bâ a lui-même décrit cette période :

"Chez Amadou Kisso, dit-il, j'ai connu le grand bonheur. Quand je n'allais pas à l'école, j'assistais à toutes les causeries qui se tenaient dans son palais. C'était comme si j'avais quitté la cour de Tidjani pour entrer dans la sienne. C'est chez lui que j'ai recueilli beaucoup de renseignements sur les Bozos, les Songhaïs, les Bambaras de la région de Saro et, bien sûr, les Peuls, ce qui me permettrait de compléter ce que je savais déjà."

"A cette époque, j'emmagasinais tout dans ma mémoire. Je ne prenais pas encore de notes, je ne le ferai qu'à partir de 1921. Aujourd'hui encore, je me souviens parfaitement, dans le moindre détail, de tout ce que j'ai entendu à ce moment-là, par exemple les chroniques amusantes de la ville de Djenné et toute l'histoire de la ville."

Kati - retour à l'école

En 1915, il passe son certificat d'études. Mais sa mère lui manque. Alors il se sauve de l'école pour la rejoindre à Kati, où elle s'est installée entre temps avec son époux. Kati est à environ 500 kilomètres de Djenné. Qu'importe ! Il part, fait à pied le trajet jusqu'à Ségou, rejoint Koulikoro par bateau puis Bamako par train, et termine son périple à pied. Son voyage aura duré un mois.

A Kati, il retrouve la vie agréable qu'il menait jadis à la cour de son père. Plus d'école ! Il peut se consacrer tout entier à sa nouvelle association de jeunes gens qu'il a fondé, et gagne quelque argent en faisant l'écrivain public pour les femmes de tirailleurs dont les époux sont partis combattre sur le Front en France. Mais en 1917, il rencontre un jour par hasard un ancien camarade d'école qui venait de passer sa première année à l'Ecole normale William Ponty de Gorée, au Sénégal. Le jeune homme est vêtu d'une splendide veste à boutons dorés, parements décorés, casquette élégante, jolis souliers, Bref, il est superbe ! *"Comment ! Se dit Amadou. Mon ancien camarade de Bandiagara étudie à Goré, habillé comme un sous-officier, et moi je vais rester là à vadrouiller et à écrire des lettres pour les femmes de tirailleurs ? Il n'en est pas question !"*

Sitôt rentré chez lui, il déclare à son père Tidjani qu'il veut retourner à l'école. Après un bref passage à l'école primaire de Kati, on l'envoie à l'Ecole régionale de Bamako (où il est obligé de passer une seconde fois son certificat d'études, puisqu'il ne possède aucun diplôme pour le premier), puis à l'Ecole professionnelle, nouveau nom de l'ancienne "Ecole des otages". Il y étudie pendant deux ans pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole normale William Ponty de Gorée (Sénégal).

En 1921, il réussit brillamment son concours d'entrée. Hélas, sa mère Kadidja qui n'a plus auprès d'elle Tierno Bokar pour la tempérer - s'oppose catégoriquement à son départ, estimant qu'il a bien assez étudié le français comme cela et qu'il lui faut maintenant apprendre à devenir un vrai Peul. Or, comme Amadou Hampâté Bâ le dira souvent lui-même : *"En Afrique traditionnelle, on ne désobéit jamais à un ordre de sa mère, car tout ce qui vient de la mère est sacré."*

Aussi, lorsqu'il reçoit la convocation officielle pour son départ à Gorée, il n'y répond pas. C'est un véritable scandale ! Il est convoqué chez le Gouverneur. Pour le punir, celui-ci l'affecte d'office "au diable", c'est-à-dire au poste le plus éloigné possible de Bamako : à Ouagadougou, et au plus bas degré imaginable de l'échelle administrative. Il est en effet nommé "Ecrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révocable", avec obligation de faire le trajet à pied - près de mille kilomètres - accompagné d'un gardien pour l'empêcher de se sauver.

Débuts de carrière en Haute-Volta (actuel Burkina Faso)

Cette fois-ci, l'enfance est bien finie. Amadou Hampâté Bâ débute sa carrière de fonctionnaire coloniale par ce long voyage, qui va durer quarante jours. Mais, ce voyage, il le met à profit pour noter par écrit tous les renseignements qu'il recueille en chemin sur la tradition orale. Tout l'intéresse. Il est avide d'apprendre. Dans chaque lieu où il fait étape, il s'arrange pour rencontrer un vieux, un griot, ou le meilleur traditionaliste de l'endroit, et se fait raconter par lui toutes les légendes ou récits historiques qui concernent sa ville ou son village. Il note tout dans son "journal de bord" : tout ce qu'il fait, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. C'est le début de la constitution d'un prodigieux stock de manuscrits portant sur toutes les matières de la tradition orale, et qui va constituer son fonds d'archives.

Il va passer onze années en Haute-Volta, de 1922 à 1933, franchissant par concours interne tous les échelons administratifs du cadre réservé aux "agents indigènes". Pendant ces onze années, il aura la chance de ne pas être coupé de sa propre tradition, car il retrouve sur place son oncle Hawoli Babâli Bâ, grand traditionaliste peul (savant en différentes matières de la culture peule et particulièrement en histoire) et éminent marabout musulman, qui remplit auprès du Mogho Naba, l'Empereur des Mossis, les fonctions de conseiller pour les affaires musulmanes et arabes.

C'est pendant ce séjour qu'Amadou Hampâté Bâ a récolté toute sa documentation sur les traditions mossis, en particulier le fonctionnement, les cérémonies et les rites de la cour du Mogho Naba, et qu'il a pu se documenter sur les Samos, les Touaregs et les Doforobés.

C'est également pendant cette période (en 1928) qu'il rencontre pour la seconde fois "Wangrin". Celui-ci, après avoir connu une réussite sociale et financière exceptionnelle, vient de faire faillite, trahi et ruiné par une femme blanche à qui il avait accordé toute sa confiance et, disons, son affection...

Pendant trois mois, chaque soir, Wangrin raconte à Amadou Hampâté Bâ sa vie aventureuse, tandis que son griot Djéli Maadi joue doucement de la guitare. Il fait promettre solennellement au jeune homme d'écrire un jour cette vie afin que, selon ses propres termes, *"elle serve aux hommes à la fois d'enseignement et de divertissement."*

Puis ils se quittent. Amadou Hampâté Bâ ne le reverra plus. Au hasard de ses affectations en Haute-Volta, il sera amené à rencontrer presque tous les autres acteurs de cette histoire, amis ou

ennemis de Wangrin. Beaucoup plus tard, après la mort de ce dernier, c'est le fidèle griot Djéli Maadi qui viendra lui raconter, à Bamako, ce que furent les dernières années de la vie de cet homme hors du commun.

(Voir à ce sujet la Posface ajoutée à cet ouvrage depuis 1992, et les différents passages consacrés à "Wangrin" dans *Amkoullel l'enfant peul* et dans *Oui mon commandant* !)

Retour à Bandiagara, chez Tierno Bokar

En 1933, à l'éclatement de la colonie de "Haute-Volta", Amadou Hampâté Bâ, nommé à Bamako, passe d'abord un congé de longue durée (six mois) chez son maître Tierno Bokar, à Bandiagara. Là, chaque jour, de la prière de l'aube à la prière de la nuit, Tierno Bokar dispense à son élève un enseignement intensif que celui-ci prend en grande partie en notes. C'est là qu'Amadou Hampâté Bâ reçut l'enseignement ésotérique supérieur de la confrérie Tidjani et qu'il pénétra dans les arcanes de l'enseignement soufi musulman.

(Cf. *Vie et enseignement de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara* et le dernier chapitre de *Oui mon commandant* !)

Bamako

A l'automne 1933, Amadou Hampâté Bâ prend ses nouvelles fonctions à Bamako, où il a été affecté en qualité de "Commis expéditionnaire de 1^{ère} classe". Les temps ont bien changé depuis ses débuts. Premier secrétaire de la mairie de Bamako, interprète particulier épisodique du Gouverneur du Soudan (il n'a jamais appartenu au corps administratif des "interprètes coloniaux", ni occupé de fonctions régulières d'interprète), il coule quatre années agréables au cours desquelles, parallèlement à sa vie professionnelle, il poursuit sa collecte de traditions orales, particulièrement en milieu bambara.

C'était trop beau pour durer. De très graves ennuis vont s'abattre sur lui, ennuis qui, à la longue, menaceront sa sécurité, et cela pour une simple question religieuse. A la suite de Tierno bokar, il s'est en effet placé sous l'obédience spirituelle du Cheikh Hamaoullah, que l'on appellera "Chérif Hamallah", un grand Maître de la confrérie Tidjani, réputé pour sa sainteté et qui se tient à l'écart de toute vie officielle.

Malheureusement, l'administration coloniale, quelque peu poussée en ce sens par des marabouts rivaux, voit en Chérif Hamallah un dangereux rebelle anti-français et en fait sa "bête noire". Elle l'exile plusieurs fois, confisque ses biens, et finalement le déporte en France, où il mourra en 1943 (enterré à Montluçon, au "Cimetière de l'Est", sa tombe y est devenue un lieu de pèlerinage pour bien des Africains résidant en France).

Les disciples du Chérif sont poursuivis, persécutés, certains même fusillés. Tierno Bokar lui-même, assigné à résidence dans sa propre concession, est privé de droit de sortie et de visites. Ses élèves sont poursuivis et chassés loin de lui. Il meurt, en 1940, dans des conditions tragiques de maladie et de solitude, n'ayant pourtant que des paroles de bénédiction et de pardon aux lèvres. Ces douloureux événements, ainsi que l'histoire du Chérif Hamallah, sont rapportés dans *Vie et enseignement de Tierno Bokar*.

En 1942, l'étai se resserre autour d'Amadou Hampâté Bâ. Il ne doit son salut qu'à l'intervention du Professeur Théodore Monod, fondateur et directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) à Dakar, qui réussit à le faire affecter dans ses services.

Nouvelle carrière à l'IFAN

Désormais, Amadou Hampâté Bâ est intouchable. Non seulement il est sauvé, mais sa vie change du tout au tout : il peut enfin se consacrer à sa vocation essentielle : la recherche, puisque c'est l'objet même de son nouveau travail.

Affecté à la section "Ethnologie", il effectue des missions "sur le terrain" à travers toute l'AOF : dans tout le Sénégal et le Soudan, dans une partie de la Mauritanie, en Guinée, au Niger, en Haute-Volta, au nord de la Côte-d'Ivoire, et même au Nigeria et au Ghana. Il participe aux fouilles archéologiques de Koumbi Salah et, à une autre occasion, visite les villes de la Boucle du Niger avec le professeur Théodore Monod, auquel le tient désormais - et pour le reste de sa vie - de profonds liens d'amitié et de reconnaissance.

C'est grâce à une mission au Sénégal, en 1943, qu'Amadou Hampâté Bâ reçoit l'initiation peule de l'un des derniers grands *silatigui* peuls : Ardo Dembo, avec qui il parcourt le Djêri et le Wâlo. "*De par ta lignée, lui dit Ardo Dembo, tu as droit à la connaissance des secrets de tes ancêtres, sans protocole.*" (Cf. 3^{ème} tome des *Mémoires*, à paraître) C'est de lui qu'il reçoit le texte de Koumen, grand texte symbolique et initiatique peul servant de support d'enseignement. Lorsqu'il le publiera plus tard, en 1961, avec Germaine Dieterlen, il ne le fera qu'après en avoir demandé l'autorisation à Ardo Dembo. Celui-ci la lui accordera pour la traduction française seulement, le texte peul contenant des mots sacrés qui ne peuvent être communiqués aux profanes...

C'est également à cette époque qu'Amadou Hampâté Bâ fait des tournées au Ferlo sénégalais avec le grand généalogiste peul Molom Gawlo, auprès duquel il recueille une collection unique d'arbres généalogiques de toutes les grandes familles peules, notamment du Fouta Toro et du Fouta Djallon, remontant jusqu'à l'ancêtre semi-mythique Bouytoring (document 5 figurant dans son Fonds d'archives).

En 1946, au lendemain de la seconde guerre mondiale, la vie d'Amadou Hampâté Bâ aurait pu prendre une direction toute différente. L'administration française, qui a oublié ses anciens griefs, lui propose en effet de se présenter comme "délégué du Soudan" à l'Assemblée constituante à Paris, lui ouvrant toutes grandes les portes de la carrière politique. Par scrupule religieux, il refuse. Les règles de l'ordre Tidjani, auquel il appartient, déconseillent en effet l'exercice des "fonctions de commandement". Il respectera cette règle de conduite tout au long de sa vie, et bien qu'étant à la fois ami très proche de Félix Houphouët-Boigny et sympathisant du Rassemblement démocratique africain (RDA), il n'acceptera jamais aucune fonction politique.

Bourse de l'Unesco

En 1951, un événement tout à fait inattendu se produit, qui va donner à la vie d'Amadou Hampâté Bâ une orientation et une dimension nouvelles. L'Unesco, sur la recommandation du Professeur Théodore Monod, lui attribue une bourse pour venir passer un an à Paris, tous frais payés, en séjour

libre (il s'agit d'une bourse d'entretien, non d'études). Il profite de ce séjour pour fréquenter les conférences du Professeur Louis Massignon au Collège de France ainsi que le Musée de l'Homme, à la section "Afrique noire". C'est à cette époque qu'il noue des relations d'amitié non seulement avec le professeur Louis Massignon, mais avec les principaux anthropologues africanistes de Paris, entre autres M. Tubiana, Marcel Griaule et, surtout, Germaine Dieterlen avec qui il publiera *Koumen* dix ans plus tard.

A la fin de ce séjour, il revient au "Soudan Français" et y reprend ses fonctions à l'IFAN. De 1952 à 1954, il est affecté à l'antenne de l'IFAN à Diarafabé, sous les ordres de Jacques Daget. Cette affectation sera très importante pour son oeuvre, puisqu'elle lui permet de terminer sur place sa grande enquête sur l'histoire de l'Empire peul du Macina et de l'Empire toucouleur d'El Hadj Omar, commencée, à vrai dire, depuis sa jeunesse - il dira souvent que ses recherches spécifiques sur ce sujet se sont étendues sur quinze années d'enquête.

Accompagné de Jacques Daget qui s'est pris de passion pour ce sujet, il interroge les représentants qualifiés de toutes les ethnies concernées par cette vaste histoire. Au total, il recueille les récits d'au moins mille informateurs d'ethnies variées. Après de minutieux recoupements, il ne conserve que quatre-vingt-huit témoignages émanant de traditionalistes confirmés d'ethnies différentes et concordants entre eux. Jacques Daget fait des relevés de terrains, dresse les cartes, assure la rédaction de certains passages du livre et dactylographie l'ensemble. Un premier tome, intitulé *L'Empire peul du Macina*, cosigné avec Jacques Daget, est publié par l'IFAN en 1955. Il sera repris en 1962 par les Editions Mouton, puis, en 1984, par les Nouvelles Editions Ivoiriennes d'Abidjan (épuisée, projet de réédition). Les documents historiques contenus dans les archives de Amadou Hampâté Bâ devront permettre de réaliser les multiples ouvrages faisant suite à ce premier tome : suite de *L'Empire peul du Macina* (règne de Amadou-Amadou et fin de l'Empire), Vie d'El Hadj Omar, de ses fils, de son neveu Tidjani, fondateur du royaume de Bandiagara...

Ce passage à l'IFAN a été capital pour Amadou Hampâté Bâ. Non seulement il lui a permis de se livrer pleinement à la recherche, mais, comme il l'a dit lui-même, il y aura acquis une méthode de travail plus précise : *"Auparavant, je recueillais tout ce qui se présentait sans poser de questions systématiques. A partir de mon entrée à l'IFAN, j'ai appris à questionner, et surtout j'ai eu accès à une documentation considérable, puisque toutes les archives de l'AOF se trouvaient à l'IFAN."*

Dès son entrée à l'IFAN, Amadou Hampâté Bâ a commencé à publier de très nombreux articles sur les traditions, coutumes ou croyances africaines dans différentes revues, en particulier dans le *Bulletin de l'IFAN* et les *Notes africaines* (plus tard, il publiera aussi dans la revue *Abbia*, au Cameroun, dans *Le Soudan français*, *Afrique en marche*, *Présence Africaine*). En 1943, son premier *"Kaïdara"* en prose, présenté et commenté par le professeur Monod, lui valut le Prix littéraire de l'AOF ; en 1944, il reçut le *"Prix de l'Afrique occidentale française pour travaux d'ordre scientifique et documentaire."*

De 1954 à 1955, il est détaché comme conseiller technique du Gouverneur du Soudan français aux Affaires coutumières et musulmanes, puis, en 1956, détaché en mission à Paris auprès du Sous-Secrétaire d'Etat Hammadoun Dicko pour les "recherches folkloriques et les traditions africaines". Cette même année 1956, il participe à Paris au Premier Congrès international des écrivains et artistes noirs et donne à cette occasion une conférence à la Sorbonne sur la culture peule, ainsi que plusieurs conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes sur la culture, la religion et la civilisation peules.

Revenu au Soudan, en 1957 il est nommé conseiller culturel de Radio-Soudan, puis administrateur de la SORAFOM (Société de Radiodiffusion de la France d'Outremer), où il réalise de très nombreuses émissions culturelles. Durant l'année 1957 il dirige la rédaction d'une revue mensuelle, *Afrique en marche*, où il publie de nombreux contes et récits historiques.

1958 : Autonomie (au sein de "l'Union française")

Vers 1958, Amadou Hampâté Bâ fonde à Bamako, sur le modèle de l'IFAN, "l'Institut des sciences humaines" dont il assume la direction jusqu'en 1961.

En juin 1959, par décret du Président de la République soudanaise, il est nommé Conseiller culturel auprès du commissaire à l'information, chargé de collecter des éléments pour les Etudes soudanaises et africaines.

1960 : Indépendance

En tant que membre de la délégation du Mali, Amadou Hampâté Bâ siège à la Conférence générale de l'Unesco où sont réunis pour la première fois les pays africains nouvellement indépendants.

L'Unesco se préoccupait alors, et à juste titre, de sauver les monuments artistiques du passé, notamment les monuments de Nubie menacés de disparaître dans l'eau à la suite de l'édification du barrage d'Assouan. Amadou Hampâté Bâ attire alors l'attention de l'assemblée sur ces monuments humains combien plus fragiles et périssables que sont les derniers "traditionalistes" ou savants africains, souvent avancés en âge, et lance là pour la première fois son appel pour le sauvetage de cette vaste culture orale africaine menacée de disparition. Du fait des transformations sociales, les derniers grands dépositaires de ce grand savoir ancestral ont en effet de moins en moins d'élèves auprès d'eux à qui transmettre leurs connaissances par voie orale.

Evoquant la mort de ces vieillards dont les vastes connaissances disparaissent avec eux, il la compare d'abord à "l'incendie d'un fonds culturel inexploité", puis formule sa "petite phrase", laquelle deviendra tellement célèbre qu'elle est parfois citée comme un "proverbe africain" : *"En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle."* (En fait, la phrase intégrale était : *"En Afrique, quand un vieillard traditionaliste meurt, c'est une bibliothèque inexploitée qui brûle."*)

1962 : Ambassadeur

En 1962, Amadou Hampâté Bâ est projeté presque malgré lui dans la vie publique, en raison de circonstances bien particulières. Son pays, qui a pris le nom de Mali, avait perdu l'accès au port de Dakar à la suite de l'éclatement dramatique de l'éphémère "Fédération du Mali" qui réunissait le Sénégal et l'ancien Soudan français. Or, pour ce pays enclavé à l'intérieur des terres, l'accès à un port était d'une importance vitale. Au cours d'une mission privée, Amadou Hampâté Bâ obtient de son ami le Président Houphouët-Boigny la libre disposition du port d'Abidjan pour le Mali. A la suite de cette démarche Félix Houphouët-Boigny demande au Président Modibo Keita de lui envoyer Amadou Hampâté Bâ comme ambassadeur, plutôt que quelqu'un d'autre. Pour Amadou Hampâté Bâ, il est difficile de refuser. Conscient de remplir un devoir utile pour son pays, il accepte donc,

pour l'unique fois de sa vie, des fonctions de responsabilité publique, mais, à son habitude, sans jamais se prendre très au sérieux.

"Moi, une Excellence ? Disait-il souvent en plaisantant. Dites plutôt que j'étais un gardien de port !"
Il exerça ces fonctions jusqu'en 1966, puis y renonça après que le Mali eut retrouvé des relations normales avec le Sénégal et le libre accès au port de Dakar.

Mandat au Conseil exécutif de l'Unesco (1962/1970)

A la fin de cette même année 1962, Amadou Hampâté Bâ est élu, par la Conférence générale de l'Unesco, membre de Conseil exécutif de cette institution, mandat qu'il exercera pendant huit ans, jusqu'en 1970.

Au conseil exécutif, il fera souvent retentir sa fameuse phrase et mènera une action inlassable, tout au long de son mandat, pour faire connaître les richesses et la valeur de la tradition orale africaine, partie intégrante du patrimoine culturel de l'Humanité, et demander que l'on mette tout en oeuvre pour la recueillir, la sauver et l'exploiter avant qu'elle ne disparaisse à jamais.

Après son départ de l'Unesco en 1970, cette grande maison conservera le souvenir, nostalgique pour beaucoup, d'un homme animé d'un profond esprit de tolérance et d'un constant souci de dialogue et de conciliation. Il savait dénouer au bon moment, par un conte ou une historiette bien choisis, les situations les plus tendues.

Pendant toute cette période, Amadou Hampâté Bâ ne cesse de participer à de nombreux colloques ou séminaires à travers le monde, tous consacrés aux civilisations et cultures africaines ou au dialogue interculturel ou interreligieux. En 1962, il participe la fondation de la "Société Africaine de Culture", en 1966 au Premier Festival des Arts Nègres à Dakar...

En 1974, il est élu membre de l'Académie des Sciences d'Outre-mer et, en 1979, membre sociétaire de la Société des Gens de Lettres.

L'OEUVRE

Publications

Après 1970, libéré de toute fonction officielle, Amadou Hampâté Bâ peut désormais, en dehors de ses tournées dans différents pays du monde, se consacrer pleinement à la poursuite de ses travaux personnels.

En dehors de très nombreux articles, conférences, émissions de radio et de télévision et communication dans des ouvrages collectifs, il publie et sauve de l'oubli des trésors de la littérature orale :

- **KAÏDARA**, magnifique conte symbolique peul en version bilingue dans la collection Les Classiques Africains (1969), coédité avec Lylian Kesteloot ; Puis, dans la même collection, **L'ECLAT DE LA GRANDE ETOILE** (1974), également en poésie bilingue, coédité avec Alfa Ibrahim Sow et Christiane Seydoux.
(ouvrages distribués par les Editions Belles Lettres, Paris)

Amadou Hampâté Bâ est le seul à avoir fait connaître la version longue et complète de ces contes, transmis dès sa jeunesse par les grands "maîtres de connaissance" qui fréquentaient la maison de son père adoptif, notamment par le maître Koulel. Pour la transmission de ces grands contes initiatiques traditionnels, il a usé de la liberté traditionnelle laissée aux maîtres conteurs qualifiés de choisir le style de leur narration, à condition de respecter scrupuleusement la trame de base du conte, son déroulement, ses paroles ou passages répétitifs.

Bibliographie générale d'Amadou Hampâté Bâ

actualisée fin 1999, par H. Heckmann

"Lorsque j'écris, c'est de la parole couchée sur le papier"

Ouvrages édités en France

Aux éditions Actes Sud Arles - Éditions posthumes :

AMKOULLEL L'ENFANT PEUL, Mémoires 1, 1991 (grand format : **158 F**). En édition de poche BABEL-Actes sud, 1992 (**65 F**). - En édition de poche "J'AILU", 1996 (**40 F**).

Après avoir retracé la vie de sa famille, riche d'événements exceptionnels liés à l'histoire de l'époque, l'auteur, à travers un savoureux récit de jeunesse, nous fait découvrir l'Afrique coloniale du début du siècle, vue de l'intérieur, et vue à travers le regard d'un enfant. A la fois tableau de mœurs, fresque historique, galerie de portraits et succession d'aventures, ce récit, empreint de fraîcheur, d'humour et de tolérance, se lit comme un roman ("*C'était un conteur né. Mais ses Mémoires de jeunesse prouvent que ce talent se doublait d'un exceptionnel don d'écrivain.*" André Velter, Le Monde, 27.09.91). Prix Tropiques 1991 de la Caisse Française de Développement, Grand prix littéraire de l'Afrique noire (ADELF) 1991 hors concours, couronnant l'ouvrage et l'ensemble de l'oeuvre. Traduit en allemand, en catalan et en hollandais. A paraître en grec.

OUI MON COMMANDANT !, 1994 (grand format : **158 F**). Collection BABEL-Actes Sud, 1996 (**65 F**). En édition de poche "J'Ai-LU", 1999 (**40 F**)

Suite de *Amkoulel l'enfant peul*. Petit fonctionnaire colonial en Haute-Volta (Burkina-Faso) de 1922 à 1933, l'auteur nous emmène avec lui de poste en poste et nous fait découvrir, à travers ses propres expériences vécues, dramatiques ou désopilantes, ce qu'étaient à l'époque les rapports entre l'administration coloniale et les populations, dont l'une des armes principales restait l'humour... Au fil des pages, on voit le jeune homme un peu naïf du début devenir un homme fait, chez qui l'on devine déjà la promesse du sage... Mais c'est lors de son séjour final chez son maître spirituel, Tierno Bokar, "le Sage de Bandiagara", qu'il recevra un enseignement empreint d'amour et de tolérance qui, dit-il, va féconder toute sa vie et ne le quittera plus jamais. (Traduit en allemand, à paraître en hollandais)

AMADOU HAMPÂTE BÂ : SUR LES TRACES D'AMKOULLEL L'ENFANT PEUL, Photographies de Philippe Dupuich. Coordination et choix de textes par Bernard Magnier, 1998 (**178 F**).

Autres éditeurs

KAÏDARA, *récit initiatique peul* (version poétique bilingue), "Classiques africains", Paris, 1969 (actuellement distribué par les Editions Les Belles Lettres, Paris). Récentement réédité (voir résumé bas page suivante). (140 F, Nombreuses adaptations théâtrales)

L'ÉTRANGE DESTIN DE WANGRIN, ou les roueries d'un interprète africain, U.G.E. Poche 10-18 (Presses de la Cité), Paris, 1973 (47 F).

Histoire authentique d'un personnage hors du commun qu'A.H. Bâ connut personnellement, et dont la vie aventureuse se déroule à la façon d'un roman picaresque. L'auteur, dans un style qui restitue sans les affaiblir toutes les richesses du "grand parler" africain, livre au passage un tableau haut en couleur de la société de l'époque... (Grand prix littéraire de l'Afrique noire en 1974, Prix littéraire francophone international en 1983). Traduit en allemand, italien, hongrois, tchèque et anglais (Editions "Indiana University Press", USA, parution fin 1999).

VIE ET ENSEIGNEMENT DE TIERNO BOKAR, le Sage de Bandiagara, Ed. du Seuil, Paris, 1980, Coll. de poche "Point Sagesse" (51 F).

Dans cet ouvrage, Amadou Hampâté Bâ évoque la haute et pure figure de celui qui fut son maître spirituel et auquel, dit-il, "il doit d'être tout ce qu'il est". Cheikh de la confrérie islamique "Tidjaniya", Tierno Bokar, que Théodore Monod appela "un homme de dieu" et Marcel Cardaire "le saint François d'Assise africain", prêchait l'amour et la tolérance pour tous les hommes, quels qu'ils soient, et le respect de toutes les différences. "*L'arc-en-ciel, rappelait-il, ne doit-il pas sa beauté à la variété de ses couleurs ?...*" (Traduit en italien)

ASPECTS DE LA CIVILISATION AFRICAINE, Ed. Présence Africaine, Paris, 1972, réédité en juin 1993 (50 F).

Cet ouvrage reproduit quatre conférences ou articles d'A.H. Bâ : sur la "notion de personne" dans les traditions peule et bambara ; sur la culture (sagesse et question linguistique en Afrique noire) ; sur la religion islamique (dialogue avec des étudiants chrétiens et musulmans au Niger) ; et sur les rapports traditionnels de l'homme africain avec Dieu.

LE PETIT FRÈRE D'AMKOULLEL, Ed. Syros, Coll. "Multicultures", Paris, 1994. Édition à partir d'un chapitre d'*Amkoulel l'enfant peul* ("La naissance de mon petit frère"). (120 F)

Aux éditions Stock, Paris (Rééditions posthumes avec textes inédits en postface) :

Même textes que les cinq ouvrages publiés par les Nouvelles Editions Ivoiriennes d'Abidjan (voir page suivante) mais réunis en trois volumes. A dater du 01.01.97, les "droits principaux" de ces cinq ouvrages ont été transférés aux Editions Stock, les N.E.I. d'Abidjan ne conservant que les "droits secondaires" (demandes d'autorisation pour projets d'adaptation à adresser aux Editions Stock).

PETIT BODIEL ET AUTRES CONTES DE LA SA VANE, 1994 (95 F) :

- "**Petit Bodiel**", conte drolatique peul, retrace l'histoire d'un lièvre malicieux qui, ayant obtenu de Papa Bon Dieu lui-même le "don de la ruse" pour compenser la petitesse de sa constitution,

entreprend de rouler sans vergogne les plus respectables personnages de la brousse pour en tirer profit... jusqu'au jour où il dépassera les limites! Derrière la drôlerie du récit, conté par Amadou Hampâté Bâ dans un style plein de verve et d'humour, il y a l'histoire implicite d'une initiation ratée, parsemée, mine de rien, de paroles ou d'adages sur l'ambition, la griserie du pouvoir et la nature humaine en général, et qui gardent toute leur actualité. En fin de compte, "Petit Bodiel" se révèle un personnage de tous les temps...

- Les "**autres contes de la savane**" présentent un choix de fabliaux, légendes, contes ou chroniques en provenance de diverses ethnies du Mali (correspondent au contenu du livre "*La Poignée de poussière*" des N.E.I d'Abidjan).

- **Postface** : propos d'A.H. Bâ sur les diverses fonctions des contes dans les sociétés africaines traditionnelles ainsi que sur la pluralité de leurs niveaux de compréhension.

CONTES INITIATIQUES PEULS, 1994 (120 F). Cet ouvrage contient les deux contes suivants :

- "**Njeddo Dewal, mère de la calamité**" : ce grand conte fantastique et initiatique peul, qui s'étend sur trois générations à partir des premiers âges du peuple peul, illustre la lutte entre le Bien et le Mal à travers les multiples affrontements, dramatiques ou cocasses, de l'enfant-initié Bagoumâwel et de la sorcière mythique Njeddo Dewal. Chaque élément du conte recèle un sens caché qu'un important appareil de notes sur la symbolique et la spiritualité africaine nous aide à découvrir. Dans son "Introduction", A.H.Bâ précise: "*Un conte est un miroir où chacun peut découvrir sa propre image*".

- "**Kaïdara**" (version en prose) : à travers le voyage initiatique de trois compagnons au "pays mystérieux des symboles" jusqu'à la demeure souterraine de Kaïdara, dieu de l'or et de la connaissance, ce conte peul d'une grande beauté formelle offre l'histoire d'une quête de la connaissance, avec ses étapes et ses écueils. Sur le chemin du retour, un seul des trois compagnons sortira victorieux de toutes les épreuves : celui qui, par amour de la connaissance, aura su ne rien garder pour lui de tout l'or reçu dans la demeure du dieu.

Nouvelle introduction de Lilyan Kesteloot (l'ancienne figurait dans le "Kaïdara " des ex-N.E.I d'Abidjan).

- **Postface** : propos d'A.H.Bâ sur la dimension spirituelle du conte et ses correspondances avec notre propre monde intérieur : "*Chacun des trois voyageurs symbolise un état de notre être total*".

JÉSUS VU PAR UN MUSULMAN, 1994 (79 F).

Texte d'une conférence d'Amadou Hampâté Bâ donnée en 1975 à Niamey devant la Commission épiscopale des relations avec l'Islam, complété par l'un de ses textes inédits : "Convergences : parallèle entre le *Pater* chrétien et la *Fatiha* musulmane" et par une Postface rassemblant ses propos sur le dialogue religieux, la tolérance et l'écoute de l'autre.

IL N'Y A PAS DE PETITE QUERELLE, Nouveaux contes de la savane, mars 1999 (89 F).

Rapportés, développés et parfois "recréés" par A. Hampâté Bâ dans le style plein de vivacité, d'humour et de poésie qui est le sien, chacun de ces contes (grands récits d'aventures fantastiques, satires morales ou sociales, contes humoristiques ou anecdotes didactiques) jette une lumière particulière sur tel ou tel défaut ou qualité de la nature humaine ou de la société en général, dont l'actualité est de tous les temps.

Ouvrages édités en Afrique Francophone

Aux Nouvelles Editions Ivoiriennes d'Abidjan (NEI-EDICEF) :

Collection Amadou Hampâté Bâ

Même textes que ceux figurant dans les trois livres précités des Editions Stock.

Les ouvrages de cette collection sont, en principe, distribués dans tous les pays africains francophones, mais seulement sur commande. Les libraires africains peuvent les commander soit aux N.E.I. d'Abidjan, soit à EDICEF, 58 rue Jean Bleuzen, 92178 VANVES CEDEX (France).

En France, les libraires peuvent les commander soit directement à EDICEF à Vanves, soit au dépôt Hachette de Maurepas en passant par le "circuit Hachette".

- **JÉSUS VU PAR UN MUSULMAN**, décembre 1993 (1.100 F CFA/ **13 F en France**)

(Le texte additif inédit "Convergences: Parallèle entre le *Pater* chrétien et la *Fatiha* musulmane", figurant aux Ed. Stock, n'existe pas dans l'édition ivoirienne.)

- **PETIT BODIEL**, déc.1993 (1.300 CFA/ **15 F**)

- **LA POIGNÉE DE POUSSIÈRE. contes et récits du Mali**, début 1994 (1.450 CFA/**14,50 F**)

- **NJEDDO DEWAL, MÈRE DE LA CALAMITÉ**, début 1994 (1.950 CFA/**19,50 F**)

- **KAÏDARA, conte initiatique peul** (version en prose), fin 1994 (1.800 CFA/**19,80 F** Prix mai 1996)

Ouvrages épuisés

- **KOUMEN, texte initiatique des pasteurs peuls**, avec G. Dieterlen, Ed. Mouton, Paris, 1961 ("Les Cahiers de l'Homme").

- **L'EMPIRE PEUL DU MACINA** (1er tome), avec J. Daget, IFAN (Dakar), 1955 ; Mouton, Paris, 1962 ; NEA/EHESS, Abidjan/Paris, 1984. Ouvrage historique réalisé à partir des seules données de la tradition orale recueillies par Amadou Hampâté Bâ au cours de quinze années d'enquête sur le terrain auprès de toutes les ethnies concernées, informations dûment comparées et recoupées entre elles.

- **L'ÉCLAT DE LA GRANDE ÉTOILE**, texte initiatique peul (suite de Kaïdara), suivi du **BAIN RITUEL** (version poétique bilingue de A.H. Bâ), Classiques Africains, 1974.

Principales participations à des ouvrages collectifs

Disponibles :

"**La Tradition vivante**", in *Histoire générale de l'Afrique*, tome I, chapitre 8. Editions Unesco/Jeune Afrique (édition intégrale), Paris 1980. Etude de fond sur la tradition orale :

origine sacrée de la Parole, différents modes de transmission des connaissances traditionnelles, leurs principaux dépositaires : corporations de métiers artisanaux, traditionalistes (ou "traditionnistes"), griots... (à lire de préférence dans l'édition intégrale, rééditée par "Maisonneuve et Larose").

"Africanismo", in *Enciclopedia del novecento*, encyclopédie éditée par l'Instituto dell'enciclopedia italiana, Rome, 1976 (Etude de fond sur les divers aspects de la tradition africaine de la savane au sud du Sahara).

Epuisés :

"L'Islam et l'Afrique noire", in *Colloque sur les religions, Abidjan, avril 1961*, Pr. Africaine, 1962.

"Les Traditions africaines, gages de progrès", in *Tradition et modernisme en Afrique noire*, Ed. du Seuil, 1965. Actes du colloque "Rencontres internationales de Bouaké" de janvier 1962.

"Les Religions traditionnelles africaines", in *Les Religions africaines comme source de valeurs de civilisation*, Ed. Présence Africaine 1972, Actes du Colloque de Cotonou d'août 1970.

"Cultures traditionnelles et transformations sociales", in *La jeunesse et les valeurs culturelles africaines*, Unesco, Réunion régionale d'Abomey, Dahomey, 2-7.12.74, Développement culturel : dossier documentaire 4.

"La Notion de personne dans les traditions peule et bambara", contribution au Colloque international du CNRS sur "La notion de personne en Afrique noire".

"La Genèse de l'homme selon la tradition peule", in *Itinérances*, II, 1981 (Ouvrage collectif réalisé en hommage au Professeur Pierre Francis Lacroix).

Et aussi : nombreux articles, interviews, conférences, études... (publications envisagées)

Projets de publication

Ouvrages divers à réaliser à partir du "*Fonds d'archives Amadou Hampâté Bâ*" (traditions orales africaines recueillies par A.H. Bâ durant cinquante années de collecte dans presque tous les domaines des connaissances traditionnelles : histoire, religion, initiation, mythes, contes et légendes, coutumes, organisation sociale, littérature orale, etc.)

A ce jour, la moitié de ce vaste ensemble a déjà été répertoriée et micro fichée. Lorsque l'ensemble de ce travail sera terminé, des jeux complets de microfiches seront déposés dans toutes les bibliothèques qui en feront la demande (publiques ou privées, en Afrique ou en France), afin d'être mis à la disposition des chercheurs. Par souci de sécurité, cette distribution ne pourra cependant avoir lieu qu'après l'édition des ouvrages publiables, notamment sur l'histoire. Des projets de transfert sur "sites Internet" seront également étudiés.

La multiplication constante et quasi-exponentielle des "activités annexes" liées à la gestion, à la promotion et surtout à la défense de l'oeuvre d'Amadou Hampâté Bâ (plagiats, traductions et projets d'adaptation parfois aberrants), la mise à la disposition des chercheurs de certaines archives, les réponses au courrier, etc. plus de lourds problèmes familiaux et de santé personnelle, m'ont retardée dans ce travail d'archivage comme dans la publication du 3ème tome des Mémoires et du recueil thématique des pensées et paroles d'Amadou Hampâté Bâ (voir ci-dessous).

Publications prévues - suivies dans chaque catégorie, en retrait, des "éditions possibles" ou textes à consulter en archives :

1 - L'héritage : Paroles au fil du temps... (titre non définitif) (aux Ed. STOCK)

Vaste recueil des paroles, pensées et déclarations d'Amadou Hampâté Bâ regroupées par grands thèmes (à partir de ses écrits, d'anciennes interviews écrites ou sonores, conférences, allocutions diverses, etc.). Textes choisis et présentés par H. Heckmann. Ouvrage en voie d'achèvement. *Sortie envisagée, en principe, pour l'année 2000...*

2 - Mémoires 3 (aux Editions ACTES SUD). Suite de **Oui mon commandant !** (titre non encore déterminé).

3 - Histoire (d'après la tradition orale)

a) suite de **L'Empire peul du Macina**

b) **La grande geste d'El Hadj Omar**

Editions possibles ou textes à consulter en archives : Histoire des fils et successeurs d'El Hadj Omar / Histoire de Tidjani Amadou Seydou Tall, neveu d'El Hadj Omar, fondateur du royaume toucouleur de Bandiagara / Chroniques du Royaume de Bandiagara / Légende et histoire des rois bambaras de Ségou.

4 - Traditions africaines

- Fusion des études complémentaires "La Tradition vivante" (in Histoire Générale de l'Afrique, tome 1, ch.8) et "Africanismo" (in Enciclopedia italiana, inédite en France).

Editions possibles ou textes à consulter en archives : Symbolisme des métiers artisanaux traditionnels de la Savane (forgerons, tisserands...) - *Le Mali mythique* : peuples et royaumes anciens, croyances traditionnelles - Origine mythico-historique des principales cités du Mali, ainsi que de certaines ethnies - textes sur les religions traditionnelles, l'initiation, le symbolisme, etc. - sur les Peuls (religion, initiation, organisation sociale, vie pastorale, transhumance, textes de la grande "littérature orale"...))

5 - Islam / Spiritualité (*Editions envisagées après la publication des ouvrages 1, 2 et 3 cités ci-dessus, et la distribution des archives micro fichées*) :

- **L'Islam à la lumière des lettres et des nombres**

- **Entretiens spirituels avec Amadou Hampâté Bâ** (textes provenant d'enregistrements privés, réalisés chez des amis personnels d'Amadou Hampâté Bâ)

- **Contes et anecdotes soufis d'Afrique**, rapportés par Amadou Hampâté Bâ.

Editions possibles ou textes à consulter en archives : ouvrages sur différents aspects ésotériques de l'Islam.

6 - Oeuvre poétique personnelle d'Amadou Hampâté Bâ (*en peul*)

- **Poèmes et quatrains mystiques** : publication de la partie traduite (par lui-même) de ses poèmes (partie peu importante).

- Publication du reste de ses poèmes, après traduction...

ACTIONS SPÉCIFIQUES

Effort d'alphabétisation

Un autre aspect très peu connu de l'oeuvre d'Amadou Hampâté Bâ mérite d'être signalé : son effort en vue d'alphabétiser les jeunes Peuls de milieu traditionnel, non scolarisés dans les écoles de langue française mais habitués à manipuler l'alphabet arabe grâce à leur fréquentation des écoles coraniques. Pour eux, il a mis au point un alphabet "adjami" en caractères arabes adaptés, capable de transcrire parfaitement non seulement le peul, mais également, avec quelques modifications, d'autres langues africaines de la savane (il a d'ailleurs présenté cet alphabet "adjami", ainsi qu'un alphabet en caractères latins, au colloque linguistique de 1966 à Bamako dont nous parlons plus loin).

Pendant des années, à ses frais et sans jamais recevoir l'aide de quiconque, Amadou Hampâté Bâ a fait venir à Abidjan des professeurs d'écoles coraniques du Mali, du Sénégal et du Burkina Faso à qui il a enseigné cet alphabet afin qu'ils l'enseignent à leur tour à leurs élèves dans leur pays. Grâce à cet effort, des centaines de jeunes Peuls non scolarisés ont pu accéder à l'écriture et à la communication par l'écrit.

Par le moyen de cet alphabet, des travaux de sauvetage ont pu être réalisés. Avec une équipe d'hommes issus d'écoles coraniques et ne connaissant pas l'écriture en caractères latins, mais formés à ce nouvel alphabet "adjami" adapté, Amadou Hampâté Bâ a réalisé la mise par écrit de tout l'enseignement oral islamique traditionnel de la grande Ecole orale de Djelgodji (Burkina Faso) : le *kabbé*, ainsi que celle d'une traduction en peul du Coran et de ses commentaires oraux traditionnels (textes figurant dans ses archives).

Amadou Hampâté Bâ tenait particulièrement à cette oeuvre, qu'il faisait même passer avant son propre travail (avant, par exemple, l'achèvement de son autobiographie), mais il dut l'abandonner quand sa santé a commencé à décliner. Son alphabet a néanmoins continué d'être diffusé dans les centres d'enseignement des trois pays cités plus haut, et c'était une immense joie, pour Amadou Hampâté Bâ, que de recevoir des lettres en peul émanant de jeunes gens considérés par ailleurs comme "illettrés"...

Congrès linguistique de Bamako (1965/1966)

Amadou Hampâté Bâ a participé activement, au nom de l'Unesco, à la préparation et à la tenue du colloque linguistique de Bamako de février - mars 1966, dont l'objectif était l'élaboration d'un système alphabétique unifié pour la transcription des langues africaines. Dès 1965, l'Unesco l'envoya en mission auprès des différents chefs d'Etat africains pour leur exposer ce projet et les convier à s'y associer. Il participa également aux congrès préparatoires d'Abidjan et d'Accra, et fut chargé de présenter à l'Unesco un mémorandum sur les "Dispositions à prendre d'urgence par l'Unesco pour l'unification des alphabets des langues nationales en Afrique occidentale".

Le tout aboutit à la tenue de la "Réunion d'experts pour l'unification des transcriptions des langues africaines", organisée par l'Unesco à Bamako du 18 février au 5 mars 1966. Amadou Hampâté Bâ

présenta lui-même deux alphabets, l'un en caractères latins, l'autre en caractères arabes. Son alphabet en caractères latins différait peu de celui qui fut finalement adopté, et qui était déjà en usage au Nigeria. En revanche, les experts ne retinrent pas l'idée d'un alphabet en caractères arabes destiné à ceux qui ne fréquentaient pas les écoles européennes.

La réunion de Bamako fut suivie par une réunion à Yaoundé du 17 au 26 mars 1966 en vue de l'élaboration d'un plan régional à long terme, réunion à laquelle Amadou Hampâté Bâ participa activement.

De l'avis d'Alpha Ibrahim Sow, professeur à l'INALCO, et qui, à l'époque, a participé étroitement à tous ces travaux, l'action d'Amadou Hampâté Bâ, sur le plan diplomatique d'abord, puis sur le plan scientifique, a été déterminant dans la réussite de la réunion de Bamako.

L'oeuvre de paix

Avant de terminer, je veux évoquer un autre domaine, également assez peu connu, où Amadou Hampâté Bâ a exprimé, peut-être, le meilleur de lui-même : celui de son action pour la paix et l'entendement entre les hommes.

J'ai déjà parlé de ses efforts de conciliation à l'Unesco, et l'on connaît ses appels à une mutuelle compréhension dans la plupart des ses écrits. Mais il a aussi mené d'autres actions plus concrètes, bien que discrètes. Il lui arriva d'être envoyé en mission par de hautes autorités pour essayer de résoudre sur place des conflits aigus entre tribus (par exemple entre nomades peuls et agriculteurs sédentaires dans le nord de la Côte-d'Ivoire), voire entre certains chefs d'Etat. Sa sagesse, la connaissance qu'il avait des anciennes alliances traditionnelles entre peuples du Nord et du Sud, son don d'apaiser les esprits, ont souvent fait merveille.

Un exemple, entre autres : en 1977, après une année de démarche auprès des grandes familles concernées, il réussit à réunir les représentants des trois grands clans ennemis héréditaires du Mali, qui s'étaient mutuellement exterminés au cours des guerres du XIX^e siècle. Les Cissé (représentant les Peuls du Macina), les Tall (représentant les Toucouleurs de la famille d'El Hadj Omar) et les Kounta de Tombouctou. Dans la nuit du 20 au 21 juin 1977, près de mille personnes se rassemblèrent sur l'emplacement de Hamdallaye, l'ancienne capitale détruite de l'Empire peul du Macina. Après avoir lu le Coran et prié toute la nuit, ces dix mille personnes échangèrent un pardon solennel, en présence du chef de l'Etat.

Amadou Hampâté Bâ a également beaucoup oeuvré pour le dialogue entre les différentes religions. *"Chaque fois que je rencontre un frère croyant, disait-il, quelle que soit sa religion, j'essaie de me mettre à son écoute. Il est temps d'oublier nos divergences pour découvrir ce que nous avons de commun. Nous ne sommes plus au temps des conversions forcées, mais au temps des convergences."* (Interview du quotidien dakarois *Le Soleil* publiée en 5 numéros, du 31 août au 4 septembre 1981) Il fut d'ailleurs un interlocuteur privilégié du dialogue islamo-chrétien, et à la fin de sa vie, dans sa retraite à Marcory (un quartier d'Abidjan), certains religieux chrétiens, en particulier un Frère franciscain et un Père jésuite (le Frère Gwénolé-Jeusset et le Père Coudray) furent des amis et visiteurs fidèles.

Mais son action la plus typique en ce domaine, peut-être la plus belle, eut lieu dès 1961, à l'occasion d'un voyage à Jérusalem. En pleine période de guerre, il réussit à obtenir les autorisations officielles

afin que lui-même, musulman, ainsi qu'un rabbin et un prêtre chrétien, puissent se réunir pour prier en commun sur le lieu le plus sacré de Jérusalem : Le Mont Sion. L'événement eut lieu dans la nuit du 20 au 21 juin 1961. Cette nuit-là, dans une grotte située au sommet du Mont Sion, à la lueur d'un candélabre car il y avait couvre-feu (le lieu était zone militaire), trois hommes : un juif, un chrétien et un musulman, firent résonner les textes sacrés de la Torah, des Evangiles et du Coran, et prièrent en commun pour la paix et la réconciliation entre les hommes.

L'oeuvre d'Amadou Hampâté Bâ en ce domaine lui vaudra de recevoir à Houston (USA), en 1981 (curieusement, également dans la nuit du 20 au 21 juin), le "Prix de l'Oecuménisme" décerné par la célèbre Fondation De Ménéil.

Textes et propos d'Amadou Hampâté Bâ

Récolte des traditions orales par Amadou Hampâté Bâ

Propos d'Amadou Hampâté Bâ recueillis à Abidjan, en mai 1985, par H. Heckmann, à la demande de l'APELA (Association pour l'Etude des Littératures Africaines). Ces propos ont été transmis par H. Heckmann au colloque de l'APELA d'octobre 1985 (Actes du colloque publiés dans la revue *Nouvelles du Sud*, numéro "Islam et littératures africaines", Edition Silex, Paris, 1987).

Comment ai-je récolté les traditions orales ? En fait, je n'ai jamais cessé, et cela depuis ma prime jeunesse, ayant eu la chance de naître et de vivre dans un milieu qui était une sorte de grande école permanente pour tout ce qui touchait à l'histoire et aux traditions africaines. Toutefois, je n'ai commencé à prendre systématiquement des notes par écrit qu'à partir de 1921, lorsque j'ai effectué mon long voyage pour rejoindre ma première affectation à Ouagadougou, en Haute-Volta.

On peut dire que cette récolte s'est développée selon trois grandes périodes :

1. de la petite enfance à 1921 : je me suis contenté d'enregistrer et de graver dans ma mémoire les récits et les contes que j'entendais sans cesse dans le milieu familial et son entourage ;
2. de 1922 à 1942 (séjour de onze ans en Haute-Volta, de six mois auprès de Tierno Bokar à Bandiagara, puis neuf ans de fonctions à la mairie de Bamako) : mise par écrit systématique (en français, en peul ou en bambara) de tout ce que j'entendais ou observais, mais sans réelle méthode de recherche, sinon une immense curiosité et soif d'apprendre ;
3. à partir de 1942, date de mon entrée à l'IFAN de Dakar : acquisition d'une méthode de travail et conduite d'enquêtes systématiques.

Première période : Ayant eu le privilège de naître au sein d'une famille qui, aussi bien dans la branche paternelle que dans la branche maternelle, avait été étroitement liée à des événements historiques importants, j'ai été bercé du récit de ces événements dès que j'ai été en âge de comprendre.

Par la branche de mon père Hampâté, dont la famille avait exercé de hautes responsabilités spirituelles et temporelles avant et pendant l'Empire peul du Macina, puis avait été décimée par l'armée toucouleur (mon père en était l'unique survivant), j'eus accès très tôt aux récits concernant les événements de cette époque et à l'histoire de toute notre lignée peule.

Par ma mère Kadidja Pâté, j'héritais des récits que lui avait faits son père Pâté Poulo, pasteur peul, compagnon fidèle et ami d'El Hadj Omar, avant d'être celui de son neveu Tidjani Amadou Seydou Tall, fondateur du royaume toucouleur de Bandiagara. Par cette branche, j'accédai à la vision toucouleur des événements. A ces récits s'ajoutèrent plus tard ceux de la coépouse de ma mère, fille du Roi de Bandiagara.

Mon grand-père Pâté Poulo étant par ailleurs un grand savant en matière d'initiation pastorale peule et ma mère étant elle-même "Reine du Lait" (sorte de "maîtresse" en initiation féminine), mon intérêt fut très tôt éveillé sur ces sujets.

Lorsque ma mère épousa en secondes noces Tidjani Amadou Ali Thiam, ancien chef de la Province de Louta, j'eus la chance de pouvoir écouter pendant des années, presque chaque soir, les plus grands conteurs, musiciens et traditionalistes qui fréquentaient la maison de mon père adoptif.

C'est là que je connus Koulel, le plus important et le plus célèbre des conteurs de son temps, ainsi que son maître Modi Koumba, et quelques autres éminents traditionalistes, dont certains étaient d'ailleurs les élèves de Koulel. Il faut savoir, en effet, qu'un maître conteur africain ne se limite pas à raconter des contes, il peut également enseigner sur toutes les matières traditionnelles : histoire, géographie, etc. C'est un "traditionaliste" au sens plein du terme, c'est-à-dire savant pour tout ce qui touche aux traditions, dans tous les domaines.

Au cours de ces séances, assis dans un coin de la cour, je ne perdais pas une miette de tout ce que j'entendais : il y avait, bien sûr, des contes de toutes sortes (mythiques, amusants, initiatiques, fantastiques, mais toujours à visée didactique) ; des chroniques historiques, des histoires de guerre, des épopées.

Deuxième période : 1921, départ pour la Haute-Volta. C'est au cours de mon long voyage de 40 jours que je commençai à tout noter par écrit. Tout m'intéressait, j'étais avide de tout apprendre. Dans chaque cité où mon gardien-compagnon et moi nous arrêtions, je m'arrangeais pour rencontrer un traditionaliste qui m'enseignait la devise de la ville, puis me racontait les légendes ou les contes historiques qui y étaient rattachés. Dès ce moment, j'entrepris de tenir un journal où je notais tout ce que je faisais, tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais. A cette époque, je ne posais pas encore de questions. Je laissais les gens raconter à leur guise et je me contentais d'enregistrer.

Durant les 11 années que j'ai passées dans ce territoire, j'eus la chance de ne pas être coupé de ma propre tradition, car je retrouvai sur place mon oncle Babali Bâ, grand traditionaliste et éminent marabout, qui s'était réfugié auprès du Mogho Naba, Empereur des Mossis, dont il était devenu l'un des conseillers pour les affaires musulmanes et peules. C'est pendant ce séjour que j'ai récolté toute ma documentation sur les traditions mossi, la Cour du Mogho Naba, les cérémonies, coutumes, etc., et cela aussi bien à Ouagadougou qu'à Ouahigouya ou à Kaya. J'ai pu également me documenter sur les Sano, les Touaregs et les Doforobés.

C'est également pendant cette période que je retrouvai "Wangrin" et qu'il me raconta sa vie.

Lors de mon congé en 1933, je revins à Bandiagara, où je passai six mois auprès de Tierno Bokar, maître d'école coranique de ma petite enfance, puis maître éducateur et modèle de mon âme, auquel je dois tout. Même pendant ma longue absence, nous n'avions pas été coupés car nous correspondions par écrit, un élève lettré en français lui servant d'interprète. Pendant ce séjour de six mois, il me prodigua chaque jour un enseignement intensif portant sur les divers aspects de

l'enseignement ésotérique de la Tidjaniya. Je pris tout par écrit, et c'est ce qui m'a permis de publier Vie et Enseignement de Tiemo Bokar où ne figure qu'une partie de cet enseignement.

Pendant les neuf années que je passais ensuite à la mairie de Bamako, je continuais de noter tout ce qui m'intéressait, mais mes fonctions me laissaient relativement peu de temps.

Troisième période : 1942, affectation à l'IF.A.N. Le grand changement de ma vie s'opéra avec mon entrée à l'IF.A.N (Institut Fondamental d'Afrique Noire, fondé à Dakar par le professeur Théodore Monod). Je pus enfin me consacrer exclusivement à la recherche systématique, puisque c'était l'objet même de mon travail, mais avec une méthodologie plus élaborée et en bénéficiant de la richesse du fonds de documentation de l'IF.A.N. (toutes les archives de l'A.O.F. y étaient entreposées).

J'avais été affecté à la section "Ethnologie" en qualité, d'abord, de Préparateur, puis d'Agent technique. Le rôle du préparateur était d'aller récolter des renseignements sur le terrain, puis de remettre son travail aux Agents techniques qui y mettaient dernière main.

C'est alors que je fis des tournées dans tout le Sénégal, dans une partie de la Mauritanie, en Guinée, au Niger, en Haute-Volta à plusieurs reprises, dans tout le Soudan et au nord de la Côte d'Ivoire, même au Nigeria et au Ghana. Je participai aussi aux fouilles archéologiques de Koumbi Sala et eus la joie de faire un long voyage avec le professeur Monod pour visiter les villes de la Boucle du Niger (en particulier Dia, l'ancien royaume judaïque) et nous arrêter sur les rives du lac Debo, où se rassemblent, à une certaine époque de l'année, des oiseaux du monde entier.

C'est grâce à cette nouvelle vie qu'en 1943 je pus recevoir l'initiation pastorale peule de l'un des derniers grands silatiguis (connaisseurs) peuls, Ardo Dembo, avec qui je parcourus le Djêri et le Wâlo (Sénégal). C'est lui qui me transmet le texte de "Koumen", lequel faisait partie de l'enseignement initiatique. Je ne le publiai d'ailleurs qu'après lui en avoir demandé plus tard l'autorisation.

C'est également à cette époque que je fis des tournées d'enquête avec le grand généalogiste peul Molom Gawlo au Ferlo sénégalais, ce qui me permit de réunir une collection unique d'arbres généalogiques (voir document "Archives").

Toujours au titre de l'IF.A.N., je fus ensuite affecté au Soudan français, notamment à Diafarabé, auprès de Jacques Daget, directeur du Laboratoire d'Hydrologie. Cela me permit de poursuivre et de mener à bien, grâce à son appui et à son concours, ma grande enquête sur l'histoire de l'Empire peul du Macina et de la conquête toucouleur, en allant interroger sur place les représentants qualifiés de toutes les ethnies concernées.

J'ai raconté ailleurs (avant-propos de *l'Empire peul du Macina* et article "La Tradition Vivante", chapitre "Histoire d'une récolte" (in *Histoire Générale de l'Afrique*, tome 1)), les conditions dans lesquelles j'avais réuni ces données de la tradition orale. Je rappellerai simplement qu'ont été notés au total les récits d'au moins mille informateurs d'ethnies variées et de partis opposés, et qu'après avoir effectué de minutieux recoupements, j'ai conservé 88 témoignages qui concordaient sur tous les points.

Récolte des grands contes peuls : Kaïdara, l'Éclat de la Grande Étoile, Njeddo Dewal, Petit Bodié. Comme je l'ai expliqué plus haut, c'est dès mon enfance que j'ai commencé à les entendre, aussi bien en peul qu'en bambara, d'abord à la cour de mon père Tidjani (par Koulel, Modibo Koumba ou

autres), puis, plus tard, dans diverses régions peules de la Boucle du Niger. Ces contes, ainsi que bien d'autres que je n'ai pas encore livrés, reposent intacts dans ma mémoire...

Genèse d'un Livre : **L'ÉTRANGE DESTIN DE WANGRIN** **par Amadou Hampâté Bâ**

Précisions recueillies à Abidjan, en mai 1985, par H. Heckmann, à la demande de l'APELA (Association pour l'Étude des Littératures Africaines). Propos transmis par H. Heckmann au colloque de l'APELA d'octobre 1985 (Actes du colloque publiés dans la revue *Nouvelles du Sud*, numéro "Islam et littératures africaines", Edition Silex, Paris, 1987).

J'ai déjà expliqué, dans l'avertissement placé en tête de ce livre, comment j'avais rencontré Wangrin et avais été amené à raconter sa vie. J'avais bien précisé qu'il ne s'agissait nullement d'une création de mon imagination mais d'une histoire bien réelle, reçue de la bouche même de Wangrin et transmise fidèlement par moi, avec quelques informations complémentaires. Mais peut-être n'ai-je pas été assez explicite, puisque que des malentendus sont apparus çà et là, tant sur la nature du livre que sur la nature du personnage. Pour tenter de les dissiper, j'évoquerai donc plus en détail les circonstances qui ont présidé à l'élaboration de cet ouvrage, et tenterai d'apporter quelques lumières nouvelles sur la personnalité de son héros.

Première rencontre avec Wangrin (je rappelle qu'il s'agit d'un surnom).

Lorsque, vers 1911, Wangrin arriva à bandiagara ("Diagaramba" dans le livre), pour mieux s'incruster dans la population il s'affilia à l'association de jeunes gens du quartier (la "Waalde"), dont mon oncle maternel Hammadoun Pâté était le chef. Les deux hommes devinrent rapidement de grands amis.

Vers 1912 (Wangrin était déjà interprète), débarqua à son tour dans la ville M. Equilbecq, Commissaire des Affaires Indigènes mandaté par le Gouverneur Clozel pour récolter des contes populaires soudanais. Il avait déjà effectué une tournée à travers tous les cercles du "Haut Sénégal et Niger" et venait terminer sa récolte à Bandiagara.

Le Commandant de Cercle donna ordre à Alfa Maki Tall, chef du canton de Bandiagara, d'envoyer à Equilbecq tous ceux qui connaissaient des contes : hommes, femmes, vieillards ou enfants. Chaque conte retenu était payé 10, 15 ou 20 centimes, selon sa valeur et sa longueur. Wangrin fut détaché pour être l'interprète d'Equilbecq, mais très rapidement ce dernier le chargea de recueillir directement les contes pour lui. Wangrin écoutait, prenait des notes, rédigeait la traduction en français puis la remettait à Equilbecq, qui y apportait la dernière main¹.

Je figurais parmi les enfants choisis car j'étais le chef d'une association regroupant 70 garçons de mon âge - j'avais environ 12 ans - et nous avions coutume, avec mes petits camarades, d'organiser des séances où nous invitions des vieux, hommes ou femmes, pour nous raconter des contes qui enrichissaient notre collection. Et puis, je m'étais déjà taillé une solide réputation de jeune conteur en resservant à mes petits camarades tous les récits que j'entendais presque chaque soir dans la cour de mon père adoptif Tidjani Amadou Ali Thiam (second époux de ma mère), lors des séances

¹ Equilbecq, *Contes populaires de l'Afrique occidentale*, Éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.

qu'animaient les plus grands maîtres conteurs et traditionalistes d'alors : Koulel, Modibo Koumba et autres. (Voir précédemment le document "Récolte des Traditions Orales")

Avec les autres enfants, je fus amené devant Wangrin. Quelqu'un lui signala que j'étais le neveu de son ami Hammadoun Pâté. Immédiatement, il me prit auprès de lui et me traita avec beaucoup de gentillesse. Au bout de quelque temps, j'étais devenu comme son propre neveu. Il m'avait adopté. Chaque fois que je n'étais pas à l'école, il fallait que je sois chez lui. Et pendant tout ce temps je lui rapportais fidèlement tous les contes que je connaissais, et qu'il appréciait tout particulièrement en raison de leur importance.

Plus tard, comme il est raconté dans le livre, Wangrin dut quitter Bandiagara après "l'affaire des boeufs". Je le perdis de vue, mais j'avais toujours indirectement de ses nouvelles car la famille de sa femme et ma propre famille vivaient dans des concessions mitoyennes.

Autre exemple : l'affaire du "viol de la belle Pougoubila" me fut racontée par le principal intéressé lui-même, Doumouma, le fils de Romo. Non seulement il ne m'en cacha aucun détail, ne cherchant nullement à camoufler ses fautes, mais il déclara que Wangrin avait eu tout à fait raison de le faire emprisonner... Seuls ceux qui connaissent un peu certains traits de la mentalité africaine ne s'étonneront pas de cette attitude, assez courante chez nous. Non seulement l'auteur d'une mauvaise action l'avouera franchement, mais il continuera de fréquenter amicalement sa victime, et celle-ci le recevra sans problème ! Au besoin, une fois la chose avouée, ils en riront tous les deux.

Grâce à d'autres témoignages encore, venant de divers habitants de "Yagouwahi" ainsi que de Romo lui-même, je pus, finalement, avoir une vue d'ensemble de cette affaire.

Chaque fois que je l'ai pu, j'ai conservé dans le livre les récits tels qu'ils m'avaient été faits, mais il a été nécessaire de procéder à un travail de construction afin de donner à l'ensemble un enchaînement logique et bien compréhensible.

Plus tard, j'aurai même l'occasion de servir sous les ordres du "Comte de Villermoz", celui-là même qui fut victime de "l'affaire des boeufs". Il me confiera un jour : "Wangrin m'a causé beaucoup d'ennuis, il a trompé ma bonne foi et j'étais prêt à l'envoyer mourir en prison. C'était une fripouille, certes, mais il ne manquait pas de grandeur et de qualités humaines, et a toujours été très généreux envers les pauvres..."

Après la mort de Wangrin, son fidèle griot, Djéli Maadi, vint me voir à Bamako où mes nouvelles fonctions m'avaient ramené. Originaire de Kayes (Mali), il retournait dans sa famille. Au passage, il avait tenu à venir me saluer et à me raconter comment s'étaient passées les dernières années de la vie de Wangrin. C'est son récit, joint à divers autres témoignages, qui me permit de terminer l'histoire de "mon oncle" Wangrin.

Quelques lumières sur la personnalité de Wangrin

De nombreux malentendus se sont levés quant à la nature réelle de Wangrin, en qui certains n'ont voulu voir qu'un bandit ou une vulgaire crapule. Il me faut donc apporter ici quelques précisions qui ne figurent pas dans le livre, je dirai pourquoi.

Lorsque Wangrin m'a rapporté sa vie, en fait, il n'a raconté en détail que les "tours carabinés" qu'il avait pris tant plaisir à jouer à droite et à gauche (mais seulement aux riches et aux puissants), se

gardant soigneusement d'évoquer ses qualités ou ses bonnes actions, alors que ces dernières, je m'en rendis compte au cours de mes enquêtes, étaient dignes d'admiration. Une telle attitude correspond, en fait, à une règle essentielle de la bienséance africaine traditionnelle. L'élégance consiste à ne jamais dire de bien de soi et au contraire, à se rabaisser, à s'attribuer les pires défauts. "Je suis un vrai bandit", entendra-t-on dire au meilleur des hommes. A ceux qui le connaissent de rétablir ensuite la vérité auprès de ceux qui ne le connaissent pas. L'adage dit: "*L'homme n'est pas bon dans sa propre bouche*", c'est-à-dire : il n'est pas de bon goût que l'homme parle de lui-même en bien.

Wangrin, noble de naissance et de comportement, s'appliqua rigoureusement cette règle à lui-même. Il faut avoir bien présent à l'esprit que les pires épithètes qui figurent dans le livre à son sujet ou les pires jugements portés sur lui-même ont été dits par lui. Rien ne l'obligeait, et sans doute même a-t-il un peu exagéré. En revanche, il resta muet sur le bien immense qu'il avait fait partout autour de lui. C'est moi qui, plus tard, lors de mes enquêtes dans toutes les villes où il était passé, découvris son immense générosité, la plupart du temps discrète, voire anonyme. Je me suis contenté, dans le livre, d'évoquer ses bonnes actions en quelques lignes par ici par-là, sans entrer dans le détail. Je pense aujourd'hui que ce fut une erreur de ma part. En parler plus explicitement aurait permis une meilleure compréhension de l'homme qu'était Wangrin. Si je ne l'ai pas fait, c'était par respect pour son récit, par ce réflexe de "traditionaliste" qui veut que l'on n'ajoute presque rien de soi-même à la transmission d'un texte. Je voudrais me rattraper un peu aujourd'hui.

Seconde rencontre avec Wangrin (récit de sa vie)

En décembre 1921, à la fin de mes études, je dus rejoindre mon premier emploi à Ouagadougou, en Haute-Volta. Je fus affecté au service de l'Enregistrement et de la Curatelle aux biens vacants. Un homme ayant été assassiné à "Dioussola", le Directeur du service, M. Lesage (que nous appelions "le diable boiteux" parce que des crises de rhumatisme aigu le rendaient parfois invivable), m'envoya dans cette ville pour effectuer l'inventaire des biens laissés par la victime. L'ampleur du travail m'obligea à rester plusieurs mois sur place, et c'est là que je rencontrai à nouveau Wangrin.

Il était tellement heureux de me retrouver qu'il demanda à mon logeur de me laisser venir habiter chez lui, parce que, disait-il, j'étais "son neveu". Je me transférais donc dans sa maison.

C'est alors qu'un soir il me dit : "Mon petit Amkoulel, autrefois tu savais très bien conter. Aujourd'hui, tu sais écrire. Je vais donc te raconter ma vie. Tu la prendras en notes et plus tard, lorsque je ne serai plus de ce monde, tu en feras un livre qui pourra à la fois divertir les hommes et leur servir d'enseignement. Mais je te demande expressément de ne pas mentionner mon vrai nom, afin que ma famille n'en tire ni sentiment de supériorité, ni sentiment d'infériorité, car il y a les deux dans ma vie. Tu utiliseras l'un de mes noms d'emprunt, celui que j'affectionne le plus : Wangrin."

Et dès lors, chaque soir après le dîner, Wangrin, dans une langue bambara d'une grande beauté, me racontait sa vie, tandis que son griot Djéli Maadi jouait doucement à la guitare pour accompagner ses paroles. Aujourd'hui encore, j'entends avec émotion dans ma mémoire la voix de Wangrin sur ce fond de guitare.

A cette époque, il venait de faire faillite. Apparemment, il devait lui rester encore un peu d'argent puisqu'il pouvait me recevoir. Ne le rencontrant que le soir après mon travail, en fait je ne savais ni comment ni de quoi il vivait. Par respect pour lui je ne lui demandai pas, et lui-même ne m'en dit rien.

Il n'était d'ailleurs pas dans ses habitudes de se plaindre. Jamais non plus, durant mon séjour chez lui, je ne le vis boire. Sans doute ne le faisait-il que dans la journée, dans les tavernes où il rencontrait ses compagnons.

C'est beaucoup plus tard, par son griot Djéli Maadi, que j'appris comment il avait passé ses dernières années. Lui-même arrêta son récit à l'épisode de la faillite après le départ de "Madame Blanche-Blanche", mettant surtout l'accent sur la réalisation de la prédiction quant à la rencontre de la "tourterelle au cou à demi cerclé de noir". Son attitude devant le destin qui l'avait frappé était une attitude d'acceptation sereine, de sagesse et surtout d'humour. En Afrique, on dit que ce n'est pas la fortune qui classe l'homme, mais sa naissance et sa valeur intrinsèque. *"La fortune, dit l'adage, est comme un saignement de nez. Cela vient sans raison, et s'arrête tout à coup, sans qu'on sache pourquoi..."*

Je prenais des notes sur tout ce qu'il me racontait, puis, mon temps de séjour à "Dioussola" arrivant à son terme et son récit étant terminé, je quittai la ville. Je ne devais plus le revoir.

Renseignements complémentaires recueillis auprès de tiers

Au cours de mon séjour de onze ans en Burkina Faso, la chance a voulu que je sois amené à servir dans toutes les villes où Wangrin était passé et avait laissé des souvenirs vivaces. Partout, je me suis attaché à rencontrer ceux qui avaient été mêlés de près ou de loin à ses aventures. Je recueillis leurs témoignages afin de combler certains hiatus dans le récit de Wangrin et d'entendre éventuellement d'autres versions des faits.

Pour donner un exemple, j'ai logé pendant un an chez "Romo Sibédi" lui-même, le principal adversaire de Wangrin. J'ai recueilli auprès de lui le récit de toutes les scènes rapportées dans le livre et se passant hors de la présence de Wangrin (la préparation de son arrestation, entre autres). A cette époque, Romo était encore très "monté" contre lui, attitude dont il se départira beaucoup plus tard et qui disparaîtra complètement à la mort de Wangrin.

Quelques exemples de ses bonnes actions

C'est à Bandiagara-même que j'ai commencé à connaître sa réputation en tant que bienfaiteur des pauvres. Dès son entrée dans la Waaldé que dirigeait mon oncle, il se signala non seulement par sa générosité, mais par sa propension naturelle à rendre service, ce qui lui valut d'être bientôt connu et aimé de tous. Quant il commença à avoir beaucoup d'argent en tant qu'interprète, ses bienfaits furent innombrables. Et dans toutes les villes où j'ai enquêté sur lui, j'entendis la même chose :

- Jamais un homme poursuivi devant la justice pour dette ou pour non-paiement d'impôt ou d'amende (c'était fréquent à l'époque), ne fut emprisonné pour cette raison si Wangrin en était informé. Il s'arrangeait toujours pour l'aider à s'en sortir : ou bien il influençait l'administrateur - au besoin en le trompant, ce qui ne le gênait en aucune façon - pour modifier son jugement, ou bien il s'arrangeait pour payer lui-même, par une voie détournée, la somme réclamée.

- Toutes les vieilles femmes ou les vieillards qui n'avaient personne pour subvenir à leur besoin recevaient de sa part une assistance constante et régulière, et cela toujours par le biais d'émissaires discrets, qui ne citaient pas son nom (mais à la longue cela finit par se savoir). Dès son arrivée dans une ville, son premier soin était de se faire remettre la liste des nécessiteux.

- Jamais un "étranger" (comprendre : un voyageur), n'arrivait dans sa ville sans qu'il lui envoie un cadeau de bienvenue, ou l'invite à loger chez lui. Et très souvent, le jour où cet étranger s'en retournait dans son pays, Wangrin lui allouait un petit pécule pour son voyage de retour.

- Il faisait vivre par des subsides réguliers tous les mendiants, aveugles et infirmes de la ville. Certes, cela le servit pour organiser son vaste réseau de renseignement à la barbe et au nez de l'administration coloniale, mais on ne saurait expliquer par cette seule raison toutes ses bonnes actions.

- Lorsqu'il était à Bandiagara, par exemple, il donnait tout le nécessaire (provisions et cuisiniers), à la famille du père de sa femme pour confectionner des repas que l'on distribuait gratuitement aux pauvres de la ville, sans citer son nom. Tout le mérite en revenait au père de sa femme.

- Dans un autre ordre d'idées, il faut aussi mentionner l'action bénéfique qu'il exerça sur le pays en tant qu'interprète intelligent, connaissant bien les coutumes et sachant désamorcer les conflits locaux lorsqu'ils devenaient dangereux. Il était l'un des rares interprètes à avoir son franc parler avec les Commandants et à oser les conseiller dans des situations qui, ailleurs, avec des interprètes moins subtils et moins soucieux du bien commun, auraient conduit à des répressions armées. Partout où il a exercé, il n'y a jamais eu de répression, ce qui n'était pas le cas ailleurs.

- Rappelons que, lors de sa faillite, il détenait des "bons de crédit" au nom de nombreux commerçants de la ville, dont la valeur s'élevait à plusieurs centaines de milliers de francs, somme énorme à l'époque. Au lieu, comme le lui conseillait son comptable, de réclamer ces sommes qui lui appartenaient légitimement et qui lui auraient permis de prendre un nouveau départ, il déchira tous ces bons, déclarant : "Un noble bambara prête, il ne réclame pas."

- Enfin, je citerai quelques comportements typiques de sa part, et que j'ai personnellement constaté : il ne pouvait voir un aveugle chercher sa route sans tout quitter pour venir l'aider. Il le prenait par la main et souvent l'accompagnait lui-même jusqu'à sa destination, attitude plus que rare chez les hauts personnages qu'étaient alors les "grands interprètes des Commandants". Il ne pouvait non plus voir un vieillard assis à l'ombre d'un arbre ou d'un mur sans venir lui apporter de ces petits riens qui font plaisir aux vieux : de l'argent, du tabac, des noix de cola...

Oui, c'est vrai, Wangrin était totalement dénué de scrupules à l'égard des puissants et des riches qu'il roulait sans vergogne, souvent, d'ailleurs, en les prévenant à l'avance. Et il en tirait un plaisir d'autant plus vif que le risque était grand. L'une de ses devises, empruntée à la littérature française, était : *"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire."* Avant tout, c'était un joueur et un homme qui n'avait peur de rien. Il risquait le tout pour le tout (comme avec Romo ou dans l'épisode de la succession du Chef peul), et la réussite de sa ruse le réjouissait autant que le gain réalisé. En revanche, il laissait les petites gens dire ou faire n'importe quoi à son égard sans s'en offusquer. Il disait : *"C'est celui qui ne connaît pas le lion qui vient lui tirer la barbe. Toutes ces petites choses, c'est le fait de l'ignorance."*

Je pourrais citer bien d'autres anecdotes, mais je m'arrêterai là. J'espère que ces quelques éléments complémentaires permettront de mieux éclairer le personnage à la fois riche et complexe de Wangrin. Comme bien des hommes, il réunissait à la fois en lui d'immenses qualités et de très grands défauts, mais son fond était noble et bon. C'est ce qui lui permettra, le jour où il perdra tout, de manifester sa vraie grandeur, sa sagesse, et ce don extrêmement rare qui consiste, quoi qu'il arrive, à savoir rire et de la vie et de soi-même.

Rédaction définitive de l'ouvrage

Les années passant, j'atteignis un âge "respectable" sans avoir encore pu tenir la promesse solennelle faite à Wangrin d'écrire sa vie. J'en étais tracassé, il me fallait accomplir ce devoir. Aussi, vers 1971-1972, profitant d'un long séjour à Paris, je commençais à rédiger cette histoire, aidé de mes notes et, bien sûr, de ma mémoire où bien des choses étaient fidèlement enregistrées. Comme je l'ai dit plus haut, il me fallut agencer ensemble les différents récits afin qu'ils s'enchaînent harmonieusement et rédiger les textes de liaison.

Chaque jour, j'écrivais un maximum de pages. Le soir, quelqu'un me les relisait à haute voix. Par un phénomène bizarre, oubliant que je les avais écrites moi-même dans la journée, je me trouvais transporté à nouveau auprès de Wangrin et je croyais entendre sa voix malicieuse me raconter ses aventures, tandis que Djéli Maadi l'accompagnait à la guitare.

Tandis que j'écrivais, j'ignorais absolument si je pourrais un jour publier ce livre. L'essentiel, pour moi, c'était d'écrire et de tenir ma promesse. Même si une seule personne avait dû lire ce récit, je me serais estimé satisfait. Mais des amis se chargèrent de contacter des éditeurs et finalement, avec une subvention de l'A.C.C.T., le livre parut en 1973 aux Editions 10/18. L'année suivante, il reçut le "Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire" décerné par l'Association des Ecrivains de Langue Française. Certes, j'en fus honoré et cela me fit un immense plaisir, mais au fond de moi-même, c'est surtout pour Wangrin que j'ai été heureux. Et je me plais à imaginer que peut-être, là où il est, il s'est réjoui de ce nouvel épisode ajouté à ses aventures...

LETTRE À LA JEUNESSE de Amadou Hampâté Bâ

Extrait de : "Lettres ouvertes à la jeunesse - Concours Dialogue des générations" organisé par l'ACCT (Agence de Coopération Culturelle et Technique) pour l'année "1985, Année internationale de la Jeunesse".

Mes chers cadets,

Celui qui vous parle est l'un des premiers nés du vingtième siècle. Il a donc vécu bien longtemps et, comme vous l'imaginez, vu et entendu beaucoup de choses de par le vaste monde. Il ne prétend pas pour autant être un maître en quoi que ce soit. Avant tout, il s'est voulu un éternel chercheur, un éternel élève, et aujourd'hui encore sa soif d'apprendre est aussi vive qu'aux premiers jours.

Il a commencé par chercher en lui-même, se donnant beaucoup de peine pour se découvrir et bien se connaître, afin de pouvoir ensuite se reconnaître en son prochain et l'aimer en conséquence. Il souhaiterait que chacun de vous en fasse autant.

Après cette quête difficile, il entreprit de nombreux voyages à travers le monde : Afrique, Proche-Orient, Europe, Amérique. En élève sans complexes ni préjugés, il sollicita l'enseignement de tous les maîtres et de tous les sages qu'il lui fut donné de rencontrer. Il se mit docilement à leur écoute. Il enregistra fidèlement leurs dires et analysa objectivement leurs leçons, afin de bien comprendre les différents aspects de leurs cultures et, par là même, les raisons de leur comportement. Bref, il s'efforça toujours de comprendre les hommes, car le grand problème de la vie, c'est la MUTUELLE COMPRÉHENSION.

Certes, qu'il s'agisse des individus, des nations, des races ou des cultures, nous sommes tous différents les uns des autres ; mais nous avons tous quelque chose de semblable aussi, et c'est cela qu'il faut chercher pour pouvoir se reconnaître en l'autre et dialoguer avec lui. Alors nos différences, au lieu de nous séparer, deviendront complémentarité et source d'enrichissement mutuel.

De même que la beauté d'un tapis tient à la variété de ses couleurs, la diversité des hommes, des cultures et des civilisations fait la beauté et la richesse du monde. Combien ennuyeux et monotone serait un monde uniforme où tous les hommes, calqués sur un même modèle, penseraient et vivraient de la même façon ! N'ayant plus rien à découvrir chez les autres, comment s'enrichirait-on soi-même ?

A notre époque si grosse de menaces de toutes sortes, les hommes doivent mettre l'accent non plus sur ce qui les sépare, mais sur ce qu'ils ont de commun, dans le respect de l'identité de chacun. La rencontre et l'écoute de l'autre est toujours plus enrichissante, même pour l'épanouissement de sa propre identité, que les conflits ou les discussions stériles pour imposer son propre point de vue. Un vieux maître d'Afrique disait : il y a "ma" vérité et "ta" vérité, qui ne se rencontreront jamais. "LA" Vérité se trouve au milieu. Pour s'en approcher, chacun doit se dégager un peu de "sa" vérité pour faire un pas vers l'autre...

Jeunes gens, derniers-nés du vingtième siècle, vous vivez à une époque à la fois effrayante par les menaces qu'elle fait peser sur l'humanité et passionnante par les possibilités qu'elle ouvre dans le domaine des connaissances et de la communication entre les hommes. La génération du vingt et unième siècle connaîtra une fantastique rencontre de races et d'idées. Selon la façon dont elle assimilera ce phénomène, elle assurera sa survie ou provoquera sa destruction par des conflits meurtriers.

Dans ce monde moderne, personne ne peut plus se réfugier dans sa tour d'ivoire. Tous les États, qu'ils soient forts ou faibles, riches ou pauvres, sont désormais interdépendants, ne serait-ce que sur le plan économique ou face aux dangers d'une guerre internationale. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes sont embarqués sur un même radeau : qu'un ouragan se lève, et tout le monde sera menacé à la fois. Ne vaut-il pas mieux essayer de se comprendre et de s'entraider mutuellement avant qu'il ne soit trop tard ?

L'interdépendance même des États impose une complémentarité indispensable des hommes et des cultures. De nos jours, l'humanité est comme une grande usine où l'on travaille à la chaîne : chaque pièce, petite ou grande, a un rôle défini à jouer qui peut conditionner la bonne marche de toute l'usine.

Actuellement, en règle générale, les blocs d'intérêt s'affrontent et se déchirent. Il vous appartiendra peut-être, ô jeunes gens, de faire émerger peu à peu un nouvel état d'esprit, davantage orienté vers la complémentarité et la solidarité, tant individuelle qu'internationale. Ce sera la condition de la paix, sans laquelle il ne saurait y avoir de développement.

Je me tourne maintenant vers vous, jeunes Africains noirs. Peut-être certains d'entre vous se demandent-ils si nos pères avaient une culture, puisqu'ils n'ont pas laissé de livres ? Ceux qui furent pendant si longtemps nos maîtres à vivre et à penser n'ont-ils pas presque réussi à nous faire croire qu'un peuple sans écriture est un peuple sans culture ? Mais il est vrai que le premier soin de tout colonisateur quel qu'il soit (à toutes les époques et d'où qu'il vienne) a toujours été de

défricher vigoureusement le terrain et d'en arracher les cultures locales afin de pouvoir y semer à l'aise ses propres valeurs.

Heureusement, grâce à l'action de chercheurs tant africains qu'euro-péens, les opinions ont évolué en ce domaine et l'on reconnaît aujourd'hui que les cultures orales sont des sources authentiques de connaissances et de civilisation. La parole n'est-elle pas, de toute façon, mère de l'écrit, et ce dernier n'est-il pas autre chose qu'une sorte de photographie du savoir et de la pensée humaine ?

Les peuples de race noire n'étant pas des peuples d'écriture ont développé l'art de la Parole d'une manière toute spéciale. Pour n'être pas écrite, leur littérature n'en est pas moins belle. Combien de poèmes, d'épopées, de récits historiques et chevaleresques, de contes didactiques, de mythes et de légendes au verbe admirable se sont ainsi transmis à travers les siècles, fidèlement portés par la mémoire prodigieuse des hommes de l'oralité, passionnément épris de beau langage et presque tous poètes !

De toute cette richesse littéraire en perpétuelle création, seule une petite partie a commencé d'être traduite et exploitée. Un vaste travail de récolte reste encore à faire auprès de ceux qui sont les derniers dépositaires de cet héritage ancestral, hélas en passe de disparaître. Quelle tâche exaltante pour ceux d'entre vous qui voudront s'y consacrer !

Mais la culture, ce n'est pas seulement la littérature orale ou écrite, c'est aussi et surtout un art de vivre, une façon particulière de se comporter vis-à-vis de soi-même, de ses semblables et de tout le milieu naturel ambiant. C'est une façon de comprendre la place et le rôle de l'homme au sein de la création.

La civilisation traditionnelle (je parle surtout de l'Afrique de la savane au sud du Sahara, que je connais plus particulièrement) était avant tout une civilisation de responsabilité et de solidarité à tous les niveaux. En aucun cas un homme, quel qu'il soit, n'était isolé. Jamais on n'aurait laissé une femme, un enfant, un malade ou un vieillard vivre en marge de la société, comme une pièce détachée. On lui trouvait toujours une place au sein de la grande famille africaine, où même l'étranger de passage trouvait gîte et nourriture. L'esprit communautaire et le sens du partage présidaient à tous les rapports humains. Le plat de riz, si modeste fût-il, était ouvert à tous.

L'homme s'identifiait à sa parole, qui était sacrée. Le plus souvent, les conflits se réglaient pacifiquement grâce à la "palabre" : *"Se réunir pour discuter, dit l'adage, c'est mettre tout le monde à l'aise et éviter la discorde"*. Les vieux, arbitres respectés, veillaient au maintien de la paix dans le village. "Paix !", "La paix seulement !", sont les formules-clé de toutes les salutations rituelles africaines. L'un des grands objectifs des initiations et des religions traditionnelles était l'acquisition, par chaque individu, d'une totale maîtrise de soi et d'une paix intérieure sans laquelle il ne saurait y avoir de paix extérieure. C'est dans la paix et dans la paix seulement que l'homme peut construire et développer la société, alors que la guerre ruine en quelques jours ce que l'on a mis des siècles à bâtir !

L'homme était également considéré comme responsable de l'équilibre du monde naturel environnant. Il lui était interdit de couper un arbre sans raison, de tuer un animal sans motif valable. La terre n'était pas sa propriété, mais un dépôt sacré confié par le Créateur et dont il n'était que le gérant. Voilà une notion qui prend aujourd'hui toute sa signification si l'on songe à la légèreté avec laquelle les hommes de notre temps épuisent les richesses de la planète et détruisent ses équilibres naturels.

Certes, comme toute société humaine, la société africaine avait aussi ses tares, ses excès et ses faiblesses. C'est à vous, jeunes gens et jeunes filles, adultes de demain, qu'il appartiendra de laisser disparaître d'elles-mêmes les coutumes abusives, tout en sachant préserver les valeurs traditionnelles positives. La vie humaine est comme un grand arbre et chaque génération est comme un jardinier. Le bon jardinier n'est pas celui qui déracine, mais celui qui, le moment venu, sait élaguer les branches mortes et, au besoin, procéder judicieusement à des greffes utiles. Couper le tronc serait se suicider, renoncer à sa personnalité propre pour endosser artificiellement celle des autres, sans y parvenir jamais tout à fait. Là encore, souvenons-nous de l'adage : *"Le morceau de bois a beaucoup séjourné dans l'eau, il flottera peut-être, mais jamais il ne deviendra caïman !"*

Soyez, jeunes gens, ce bon jardinier qui sait que, pour croître en hauteur et étendre ses branches dans toutes les directions de l'espace, un arbre a besoin de profondes et puissantes racines. Ainsi, bien enracinés en vous-mêmes, vous pourrez sans crainte et sans dommage vous ouvrir vers l'extérieur, à la fois pour donner et pour recevoir.

Pour ce vaste travail, deux outils vous sont indispensables : tout d'abord, l'approfondissement et la préservation de vos langues maternelles, véhicules irremplaçables de nos cultures spécifiques ; ensuite, la parfaite connaissance de la langue héritée de la colonisation (pour nous la langue française), tout aussi irremplaçable, non seulement pour permettre aux différentes ethnies africaines de communiquer entre elles et de mieux se connaître, mais aussi pour nous ouvrir sur l'extérieur et nous permettre de dialoguer avec les cultures du monde entier.

Jeunes gens d'Afrique et du monde, le destin a voulu qu'en cette fin du vingtième siècle, à l'aube d'une ère nouvelle, vous soyez comme un pont jeté entre deux mondes : celui du passé, où de vieilles civilisations n'aspirent qu'à vous léguer leurs trésors avant de disparaître, et celui de l'avenir, plein d'incertitudes et de difficultés, certes, mais riche aussi d'aventures nouvelles et d'expériences passionnantes. Il vous appartient de relever le défi et de faire en sorte qu'il y ait, non-rupture mutilante, mais continuation sereine et fécondation d'une époque par l'autre.

Dans les tourbillons qui vous emporteront, souvenez-vous de nos vieilles valeurs de communauté, de solidarité et de partage. Et si vous avez la chance d'avoir un plat de riz, ne le mangez pas tout seuls !

Si des conflits vous menacent, souvenez-vous des vertus du dialogue et de la palabre !

Et lorsque vous voudrez vous employer, au lieu de consacrer toutes vos énergies à des travaux stériles et improductifs, pensez à revenir vers notre Mère la Terre, notre seule vraie richesse, et donnez-lui tous vos soins afin que l'on puisse en tirer de quoi nourrir tous les hommes. Bref, soyez au service de la Vie, sous tous ses aspects !

Certains d'entre vous diront peut-être : "C'est trop nous demander ! Une telle tâche nous dépasse !". Permettez au vieil homme que je suis de vous confier un secret : de même qu'il n'y a pas de "petit" incendie (tout dépend de la nature du combustible rencontré), il n'y a pas de petit effort. Tout effort compte, et l'on ne sait jamais, au départ, de quelle action apparemment modeste sortira l'événement qui changera la face des choses. N'oubliez pas que le roi des arbres de la savane, le puissant et majestueux baobab, sort d'une graine qui, au départ, n'est pas plus grosse qu'un tout petit grain de café...

"En Afrique, cet art où la main écoute"

Article d'Amadou Hampâté Bâ
in *LE COURRIER DE L'UNESCO*
numéro de février 1976 : "À la recherche d'une identité culturelle"

"Tout parle, tout est parole, dit la vieille Afrique, tout cherche à nous communiquer un état d'être mystérieusement enrichissant."

Le contenu que nous mettons aujourd'hui dans les mots "art" et "artiste", et la place particulière qu'ils tiennent dans la société moderne, ne correspondent pas tout à fait à la conception africaine traditionnelle. L'art n'était pas séparé de la vie. Il recouvrait toutes ses formes d'activité, mais en leur donnant un sens.

Pour l'Afrique ancienne, la vision de l'univers était une vision religieuse et globale et les actes, particulièrement de création, y étaient rarement, sinon jamais, accomplis sans raison, sans intention, et sans préparation rituelle adéquate.

On se condamne à ne rien comprendre à l'Afrique traditionnelle si on l'envisage à partir d'un point de vue profane. Il n'y avait pas, comme dans notre société moderne, le sacré d'un côté et le profane de l'autre. Tout était lié, parce que tout reposait sur le sentiment profond de l'unité de la vie, de l'unité de toutes choses au sein d'un univers sacré où tout était interdépendant et solidaire. Chaque acte, chaque geste étaient censés mettre en jeu les forces invisibles de la vie. La tradition bambara (peuple du Mali) considère ces forces comme les multiples aspects de la Se, ou Grande Puissance créatrice primordiale, elle-même aspect de l'Être Suprême, appelé Maa Ngala.

Dans un tel contexte, les actes, étant générateurs de forces, ne pouvaient donc être que rituels afin de ne point perturber l'équilibre des forces sacrées de l'univers, dont l'homme, selon la tradition, était censé être à la fois le gérant et le garant.

Les activités artisanales (travailleurs du fer, du bois, du cuir, tisserands, etc.) n'étaient donc pas considérées comme de simples occupations utilitaires, domestiques, économiques, esthétiques ou récréatives. C'étaient des fonctions se rattachant au sacré et jouant un rôle précis au sein de la communauté. A la limite, pour cette Afrique ancienne, tout était art, dès l'instant qu'il y avait connaissance, de quelque ordre que ce soit, et moyens et méthodes pour la mettre en oeuvre.

L'art, ce n'était pas seulement la poterie, la peinture, etc., mais tout l'ensemble de ce que l'homme oeuvrait (on disait littéralement "l'oeuvre de la main") et de ce qui pouvait concourir à former l'homme lui-même. Cet ensemble d'activités créatrices était d'autant plus sacré que le monde où nous vivons était censé n'être que l'ombre d'un autre monde, un monde supérieur considéré comme une mare mystérieuse, qui n'est localisable ni dans le temps ni dans l'espace.

Les âmes et les pensées des hommes sont reliées avec cette mare. Elles y perçoivent des formes, ou des impressions, qui mûrissent ensuite dans leur esprit et s'extériorisent par le véhicule de leurs paroles ou de leurs mains. D'où l'importance de la main de l'homme, considérée comme un outil qui reproduit, sur notre plan matériel, ou "plan des ombres", ce que l'être a perçu dans une autre dimension.

L'atelier du forgeron traditionnel initié aux connaissances générales occultes héritées des ancêtres n'est pas un atelier ordinaire, mais un sanctuaire où l'on ne pénètre qu'après avoir accompli des rites de purification bien précis.

Chaque outil, chaque instrument de la forge est le symbole de l'une des forces de vie, active ou passive, à l'oeuvre dans l'univers, et ne peut être manipulé que d'une certaine façon en prononçant des paroles sacramentelles.

Dans son atelier-sanctuaire, le forgeron africain traditionnel a donc conscience, non pas seulement d'effectuer un travail ou de confectionner un objet, mais de reproduire, analogiquement et de, l'acte créateur initial et, par là, de participer au mystère même de la vie.

Il en allait de même pour les autres activités artisanales. Dans les anciennes sociétés traditionnelles, où la notion de profane n'existait pour ainsi dire pas, les fonctions artisanales n'étaient pas exercées pour de l'argent ou pour "gagner sa vie", mais correspondaient à des fonctions sacrées, à des voies initiatiques, dont chacune véhiculait un ensemble de connaissances secrètes patiemment transmises de génération en génération. Ces connaissances se rattachaient toujours au mystère de l'unité cosmique primordiale, dont chaque métier était comme un reflet, une expression particulière. La multiplicité des métiers artisanaux découlait de la multiplicité même des rapports possibles de l'homme avec le cosmos, qui représentait le grand habitat de Dieu.

Si l'art du forgeron est lié aux mystères du feu et de la transformation de la matière, l'art du tisserand, lui, est lié au mystère du rythme et de la parole créatrice se déployant dans le temps et dans l'espace.

Dans les temps anciens, non seulement le métier, ou l'art, était considéré comme une expression incarnée des forces cosmiques sous un aspect particulier, mais encore comme un moyen pour entrer en relation avec elles. Par souci de ne point mélanger imprudemment des forces qui pouvaient se révéler de caractère incompatible, et pour conserver les connaissances secrètes au sein du lignage, ces différents groupes furent amenés à pratiquer l'endogamie à la suite de nombreux interdits sexuels. On voit comment ces filières initiatiques, ou ramifications de la connaissance, donnèrent peu à peu naissance, par endogamie, au système particulier des castes de l'ancienne région du Bafour (nom donné jadis à la région de la savane qui s'étendait du Sénégal au lac Tchad). Ces castes jouissent d'un statut tout à fait spécial au sein de la société.

Venons-en à la classe intermédiaire, qui nous intéresse plus particulièrement ici, celle des artisans que l'on appelle, en bambara, les Nyamakalaw et que l'on désigne en français, faute de mieux, par "artisans", ou "hommes de l'art", ou "hommes de caste".

"C'est la guerre et le noble qui ont fait le captif, dit l'adage, mais c'est Dieu qui a fait l'artisan."

Du fait de l'origine sacrée ou occulte de sa fonction, le Nyamakala ne pouvait, en aucun cas, devenir serf, et il était dispensé du devoir de la guerre assumé par les nobles.

Chaque catégorie d'artisans, ou Nyamakalaw, constituait non seulement une caste, mais une école initiatique. Le secret de l'art y était jalousement gardé et strictement transmis de génération en génération. Les artisans étaient eux-mêmes astreints à un mode de vie héréditaire, avec obligations et interdits, propre à entretenir en eux les qualités et facultés requises par leur art.

On ne répétera jamais assez que l'Afrique ancienne ne peut se comprendre qu'à travers une appréhension occulte et religieuse de l'univers, où tout est force vivante et dynamique derrière les apparences des choses et des êtres. L'initiation enseignait la science de l'approche de ces forces qui, en soi, ne sont ni bonnes ni mauvaises, tout comme l'électricité, mais qu'il fallait savoir approcher dans les conditions requises pour ne pas provoquer courts-circuits ou incendies dévastateurs.

N'oublions pas que le souci premier était de ne point perturber l'équilibre des forces de l'univers, dont le premier homme, Maa, avait été institué le garant par son Créateur, ainsi que tous ses descendants après lui. A l'heure où tant de dangers menacent notre planète du fait de la folie et de l'inconscience des hommes, la question ainsi posée par le vieux mythe bambara n'a rien perdu, me semble-t-il, de son actualité.

Après les forgerons viennent les tisserands traditionnels, également détenteurs d'une haute tradition initiatique. Les tisserands initiés du Bafour ne travaillent que la laine, et les motifs décoratifs de leurs couvertures ou tapisseries ont tous une signification très précise se rattachant au mystère des nombres et de la cosmogonie.

On trouve encore les artisans du bois, qui fabriquent des objets rituels et notamment les masques. Ils coupent eux-mêmes le bois dont ils ont besoin. Leur initiation est donc liée à la connaissance des secrets de la brousse et des végétaux. Ceux qui fabriquent les pirogues doivent, en outre, être initiés aux secrets de l'eau.

Viennent ensuite les travailleurs du cuir qui ont souvent la réputation de sorciers et, enfin, figurant également parmi les Nyamakalaw, la caste toute spéciale des "animateurs publics", *djeliw* en bambara, plus connus en France sous le nom de griots.

On distingue parmi les griots d'une part les musiciens, chanteurs, danseurs et conteurs, d'autre part les ambassadeurs ou émissaires chargés de s'entremettre entre les grandes familles, puis les généalogistes et historiens. J'indique ici les grandes lignes sans entrer dans les exceptions de détail.

Les griots ne correspondent pas à une initiation de caste, bien qu'ils puissent, individuellement, appartenir à des sociétés initiatiques particulières. Mais ils n'en sont pas moins Nyamakalaw, car ils manipulent, en fait, l'une des plus grandes forces capable d'agir sur l'âme humaine : la parole. Alors que les nobles sont tenus, par la tradition, à la plus grande réserve, en gestes comme en paroles, les griots jouissent en ce domaine de tous les droits. Ils deviennent la bouche des nobles et leurs intermédiaires, d'où leur place particulière dans la société.

Les Nyamakalaw, artisans de la matière ou de la parole, transformateurs des éléments naturels, créateurs d'objets et de formes, manipulateurs de forces, tenaient, dans la société africaine traditionnelle, une place à part. Ils remplissaient une fonction éminente d'intermédiaires entre les mondes invisibles et la vie quotidienne. Grâce à eux, les objets usuels ou rituels n'étaient pas des objets ordinaires, mais des réceptacles de puissance. Ils étaient, le plus souvent, destinés à célébrer la gloire de Dieu et des ancêtres, à ouvrir le sein de la grande mère sacrée, la Terre, ou à matérialiser des impressions que l'âme de l'adepte, ou de l'initié, allait puiser dans la partie cachée du cosmos et que le langage ne saurait clairement exprimer.

Dans ce monde sacré traditionnel, la fantaisie n'existait pas. On ne réalisait pas une oeuvre par fantaisie, par hasard ou par caprice, ni dans n'importe quel état. L'oeuvre avait un but, une fonction, et l'artisan devait être dans un état intérieur correspondant au moment où il la réalisait. Parfois il plongeait dans un état de transe puis, lorsqu'il en sortait, il créait. On ne disait pas, alors, que l'oeuvre "venait de lui". Il était considéré comme un instrument, un agent de transmission. On disait, à propos de son oeuvre : "Dieu l'a mise dans ton ventre", ou "Dieu l'a descendue dans ton ventre", ou encore : "Dieu t'a utilisé pour réaliser une belle oeuvre".

L'art était, en fait, une religion, une participation aux forces de vie, une façon d'être présent au monde visible et invisible.

L'artisan devait se placer dans un état d'harmonie intérieure avant d'entreprendre son travail, afin que cette harmonie puisse passer dans le "double subtil" de l'objet et avoir la vertu d'émouvoir celui qui le regardera. C'est pourquoi il devait procéder à des ablutions spéciales et réciter des litanies qui le "mettaient en condition" en quelque sorte. Une fois réalisé l'état recherché, il accomplissait son travail et lui communiquait sa vibration intérieure.

En sculptant, en façonnant, en brochant, en traçant des traits géométriques sur le cuir, en tissant des motifs symboliques, il matérialise et il extériorise cette beauté intérieure qui est en lui (et qui n'est pas de la "joliesse", mais une beauté d'un autre plan), de telle sorte que cette beauté, cette vibration, passe dans le "double subtil" de l'objet et continue de capter l'attention du spectateur, à travers les siècles. Tout le secret est là. *"Une chose qui n'a pas remué en toi une beauté, dit l'adage, ne peut pas remuer la beauté en un autre quand il la regarde."*

La création artistique était donc la manifestation extérieure d'une vision de beauté intérieure qui, pour la tradition ancienne, n'était autre que le reflet de la beauté cosmique. C'est pourquoi l'art n'avait pas de prix. Parce que cela ne pouvait pas se payer.

On ne peut dire de certaines statues qu'elles sont "belles" au sens esthétique du terme, et pourtant, elles nous remuent parfois plus qu'un beau tableau, parce que l'oeuvre est le support d'une puissance qui peut attirer comme elle peut effrayer, selon l'intention qui a été mise en elle.

On rencontre parfois à l'improviste, dans la brousse, un cercle de statues du Komo (une des grandes écoles d'initiation du peuple bambara au Mali) qui semblent sortir de terre. Le choc qu'elles provoquent est si fort, qu'à moins d'être initié à leur sens ou dûment préparé, le premier mouvement qui vous prend est celui de la fuite.

L'objet peut encore servir d'instrument pour la transmission d'une connaissance par les symboles dont il est porteur, telles les tapisseries dont les signes peuvent être déchiffrés, ou les tabourets sculptés dont les traits géométriques ont un sens précis, etc.

L'oeuvre d'art quelle que soit sa forme, plastique ou d'expression, est considérée par les Africains traditionnels comme un hublot par lequel on peut contempler l'horizon infini du cosmos. On peut y voir beaucoup de choses, selon le degré de son propre développement. Le voyant peut y contempler le monde de l'occulte.

L'art profane, bien rare à la vérité dans les temps anciens, ne différait de l'art religieux que par le fait que l'objet profane n'était pas "consacré". On dit qu'il n'était pas "chargé". On ne peut nier, à l'expérience, qu'un objet rituel ayant été consacré et ayant servi ne produit pas la même impression, pour un être sensible, qu'un objet non consacré.

L'art profane était considéré comme l'ombre de l'art sacré. Cela en était la partie visible pour les non-initiés. Il arrivait, par exemple, que l'on fasse des copies de masques pour le Koté, ou théâtre traditionnel. Il va de soi que l'art profane s'est surtout développé depuis l'époque coloniale et qu'il est devenu bien rare de découvrir un objet authentique et "chargé".

Dès qu'un masque était consacré dans la tradition du Komo, par exemple, ou chez les Dogons, on ne devait plus le voir au dehors. Il était caché aux yeux non préparés et demeurait soit dans sa cachette de brousse, soit dans la caverne des masques, chez les Dogons. Certains masques dogons sont si chargés et si sacrés qu'on ne les sort que tous les soixante ans, pour la grande cérémonie du Sigi.

La conclusion à tirer de tout cela c'est que l'art traditionnel africain n'était pas gratuit et qu'il remplissait une fonction capitale au sein de la communauté humaine. La plupart des oeuvres artistiques, d'ordre plastique ou d'expression, comportaient plusieurs niveaux de signification : un sens religieux, un sens de divertissement et un sens éducatif.

Il fallait donc apprendre à écouter les contes, les enseignements, les légendes, ou à regarder les objets, à plusieurs niveaux à la fois. C'est cela, en réalité, l'initiation. C'est la connaissance profonde de ce qui est enseigné à travers les choses, à travers la nature même et les apparences.

Tout ce qui est, enseigne en une parole muette. La forme est langage. L'être est langage. Tout est langage.

Mais, me direz-vous, tout cela, c'est le passé. Qu'en est-il maintenant ?

Il est vrai que les dernières décennies ont vu la destruction, ou la disparition systématique, de la plupart des grands centres initiatiques et artisanaux traditionnels, et ce pour plusieurs raisons : la politique colonisatrice, d'abord, qui tendait, selon la loi qui est la sienne sous toutes les latitudes, à faire disparaître les systèmes de valeur et les coutumes autochtones pour y implanter les siennes propres, puis l'industrie mercantile des chambres de commerce qui, s'appuyant sur l'autorité de l'administration, pourchassèrent les artisans et ruinèrent la plupart des ateliers.

Les forgerons se virent interdire de fabriquer certains outils afin de ne pas concurrencer les produits manufacturés venus de métropole. Les guérisseurs par les plantes étaient poursuivis pour "exercice illégal" de la médecine. Peu à peu, l'art négro-africain ne fut plus toléré qu'à l'état de "folklore", et encore, à condition d'être remanié et adapté au goût des maîtres du jour.

Le processus ne fit que s'accroître au lendemain de l'indépendance, avec la généralisation des coutumes et des idéologies importées de l'extérieur et l'envahissement des valeurs d'argent. Non seulement les centres d'initiation sont de plus en plus rares, mais même là où il existe encore des maîtres, ce sont les disciples qui font défaut.

Les études de type occidental, l'attrait des grandes villes voisines, le désir de gagner de l'argent, agissent comme un aimant sur la jeunesse et l'entraînent vers d'autres aspirations.

Les dépositaires africains traditionnels des arts, des sciences et des techniques anciennes existent encore. Mais ils sont peu nombreux et, en général, d'un âge assez avancé. Le trésor des connaissances, patiemment transmis depuis des millénaires, peut encore être recueilli et sauvé si l'on s'y prend à temps et si l'on accepte de prêter une oreille réceptive, point trop cartésienne, aux récits des vieux "connaisseurs".

Depuis l'indépendance, l'artiste africain moderne lutte pour s'affirmer. Sa recherche d'authenticité et d'originalité est à la fois difficile et émouvante, car elle n'échappe pas toujours aux influences extérieures.

Les artistes africains d'aujourd'hui sont situés à une époque charnière et leur rôle sera extrêmement important, selon la façon dont ils l'exerceront. L'idéal serait sans doute qu'ils puissent plonger aux sources mêmes de la tradition africaine en allant se faire instruire auprès des maîtres qui existent encore, s'instruire, non pas tellement dans une technique, mais dans une certaine façon de se mettre à l'écoute du monde.

Le seul message que je puisse adresser aux jeunes artistes africains, c'est d'attirer leur attention sur le sens profond de ce qui a été légué par les ancêtres, afin qu'ils contemplent d'un regard neuf, plus compréhensif, plus réceptif surtout, les oeuvres d'art du passé, car ce n'était pas seulement des œuvres "esthétiques" (l'esthétisme avait bien peu de part dans l'art africain), c'était des moyens de transmission de quelque chose qui nous dépasse.

Chaque objet du passé est comme une parole muette. Peut-être les jeunes artistes d'aujourd'hui, plus sensibles, plus réceptifs que la masse des hommes, sauront-ils entendre cette parole muette ?

Je ne puis que formuler le vœu que les gouvernements respectifs, aidés peut-être en cela par les institutions internationales, prennent conscience de l'importance de ce problème et finissent par donner aux arts toute leur importance éducative et culturelle.

Nous vivons vraiment à une époque curieuse. Le fantastique développement des sciences et des techniques s'accompagne, contrairement à toute attente, d'une détérioration des conditions de vie, et la conquête de l'espace va de pair avec une sorte de rapetissement du monde où nous vivons, réduit à ses seules dimensions matérielles et visibles, alors que l'artisan traditionnel africain, n'ayant jamais bougé de son petit village, se sentait participer à des dimensions infinies et relié à tout l'univers vivant.

La vieille Afrique disait (et peut-être l'artiste d'aujourd'hui peut-il l'entendre) : *"Sois à l'écoute ! Tout parle. Tout est parole. Tout cherche à nous communiquer quelque chose, une connaissance, ou un état d'être indéfinissable mais mystérieusement enrichissant et constructif."*

"Apprends à écouter le silence, dit la vieille Afrique, et tu découvriras qu'il est musique."

RÉPONSE À MA MÈRE

Poème peul d'Amadou Hampâté Bâ

Traduction dictée par A. Hampâté Bâ à H. Heckmann à Abidjan en mai 1985, ainsi que l'introduction et les notes explicatives.

Lorsqu'en 1942, Amadou Hampâté Bâ fut nommé à l'Institut Français d'Afrique Noire, il abandonna ses fonctions dans l'Administration coloniale pour se consacrer à plein temps à la recherche des traditions orales sur le terrain. Plus tard, en 1946, pour des raisons de scrupule religieux, il refusa le poste de député à l'Assemblée constituante à Paris. On vint dire à sa mère qu'il avait sûrement été envoûté. Pouvait-on raisonnablement abandonner un travail fixe et honorifique, refuser un poste de "commandement", et aller courir à travers le pays à la recherche de contes, de légendes et de devinettes pour enfants ? Sa mère consulta un marabout, qui confectionna un philtre destiné à exorciser son fils. Elle vint le supplier de le boire. Pour la rassurer, Amadou Hampâté Bâ improvisa ce poème², qu'une femme de fois comme elle pouvait comprendre.

Je me promène à travers le pays,
délaissant ma famille et les miens.
Mes ennemis disent que j'ai été envoûté
afin de ne pas rester en place
et d'errer telle une feuille poussée par le vent.
Pourtant je ne retiendrai pas ma marche,
car je vais vers la connaissance et vers mon Seigneur.

Lorsqu'un chardon te pique le talon et y laisse son épine³
garde-toi de l'arracher brutalement,
elle te blesserait et ferait couler ton sang.
Patiente, laisse-la quelque temps...
Ta chair gonflera, éclatera, l'épine en sortira⁴.

Être rehaussé par les honneurs et les parures de ce monde,
ce n'est pas ce que je souhaite, vraiment pas !
En ce bas-monde, rien ne se perpétue,
ce n'est qu'une succession de rires et de pleurs.
Si je médite sur ce que j'ai vu au cours de mes voyages,
je donnerai peu de poids aux choses d'ici-bas.
Ce bas-monde, je le ruminerai,
Car Dieu l'a abaissé et point ne le rehaussera.

Rien ni personne ne s'y éternise.
Toute personne que ce bas-monde élève,
un jour il la fera tomber.

² La traduction, nécessairement approximative, ne peut rendre le rythme et la musique de la poésie peule, les jeux de mots jouant sur les sonorités, les rimes internes aux vers et toute la subtilité des paroles allusives, qui ne peuvent être rendues que par des périphrases.

³ Les médisances, les calomnies.

⁴ Inutile de se révolter : avec le temps, la vérité finit toujours par se rétablir.

Il la roulera dans la poussière,
il lui arrachera ses vêtements.
Elle connaîtra la vanité de son état
et regrettera son erreur.

Voyez comme les hauts monuments d'hier s'écroulent peu à peu !
Les monuments d'aujourd'hui seront les ruines de demain,
le tapis du commandement⁵ sera rongé par les termites,
la fortune s'épuisera et ne rendra pas son propriétaire immortel.

Puisse Dieu me garder de divaguer en ce monde périssable
comme un animal perdu,
à la recherche de ce qui ne peut servir à rien !

Rassurée, la mère d'Amadou Hampâté Bâ lui accorda ses bénédictions pour la nouvelle voie qu'il s'était choisie.

A L'ÉCOLE DU CAMÉLÉON **par Amadou Hampâté Bâ**

Extrait du disque n°4 de la collection *Archives sonores de l'Afrique noire*, Ed. RFI/CLEF, PARIS, 1975, face "La Tradition orale". Cet extrait figure également sur le second disque compact de l'album RFI consacré à A.H.Bâ, Collection "*Les Voix de l'Écriture*".

(Passage extrait d'une causerie à l'Unesco, non datée)

Si j'ai un conseil à vous donner je vous dirai :

Ouvrez votre coeur ! Et surtout : Allez à l'école du caméléon ! C'est un très grand professeur. Si vous l'observez, vous verrez... Qu'est-ce que le caméléon ?

D'abord, quand il prend une direction, il ne détourne jamais sa tête. Donc, ayez un objectif précis dans votre vie, et que rien ne vous détourne de cet objectif.

Et que fait-il le caméléon ? Il ne tourne pas la tête, mais c'est son oeil qu'il tourne. Le jour où vous verrez un caméléon regarder, vous verrez : c'est son oeil qu'il tourne. Il regarde en haut, il regarde en bas. Cela veut dire : Informez-vous ! Ne croyez pas que vous êtes le seul existant de la terre, il y a toute l'ambiance autour de vous !

Quand il arrive dans un endroit, le caméléon prend la couleur du lieu. Ce n'est pas de l'hypocrisie ; c'est d'abord la tolérance, et puis le savoir-vivre. Se heurter les uns les autres n'arrange rien. Jamais on n'a rien construit dans la bagarre. La bagarre détruit. Donc, la mutuelle compréhension

⁵ La peau sur laquelle s'assoit le roi.

est un grand devoir. Il faudrait toujours chercher à comprendre notre prochain. Si nous existons, il faut admettre que lui aussi il existe.

Et que fait-le caméléon ? Quand il lève le pied, il se balance, pour savoir si les deux pieds déjà posés ne s'enfoncent pas. C'est après seulement qu'il va déposer les deux autres. Il balance encore... il lève... Cela s'appelle : la prudence dans la marche.

Et sa queue est préhensile. Il l'accroche. Il ne se déplace pas comme ça... Il l'accroche, afin que si le devant s'enfonce, il reste suspendu. Cela s'appelle : assurer ses arrières... Ne soyez pas imprudents !

Et que fait le caméléon quand il voit une proie ? Il ne se précipite pas dessus, mais il envoie sa langue. C'est sa langue qui va la chercher. Car ce n'est pas la petitesse de la proie qui dit qu'elle ne peut pas vous faire mourir... Alors, il envoie sa langue. Si sa langue peut lui ramener sa proie, il la ramène, tranquillement ! Sinon, il a toujours la ressource de reprendre sa langue et d'éviter le mal..

Donc, allez doucement dans tout ce que vous faites !

Si vous voulez faire une oeuvre durable, soyez patients, soyez bons, soyez vivables, soyez humains !



CONCLUSION

J'espère, par ce survol hélas nécessairement incomplet, avoir montré à quel point la vie d'Amadou Hampâté Bâ, ses rapports avec la tradition orale, et son oeuvre, à la fois littéraire et humaine, sont inséparables. De ce fait, il échappe aux classifications d'usage étant tout à la fois chercheur, historien, ethnologue, linguiste, poète, écrivain, homme de religion et, surtout, homme de paix, de dialogue et de conciliation.

Lui-même se définissait modestement comme "un éternel élève, toujours avide d'apprendre". Sans doute les Peuls de jadis auraient-ils dit, parlant de lui : "C'est un Neddo, un Homme !"